

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

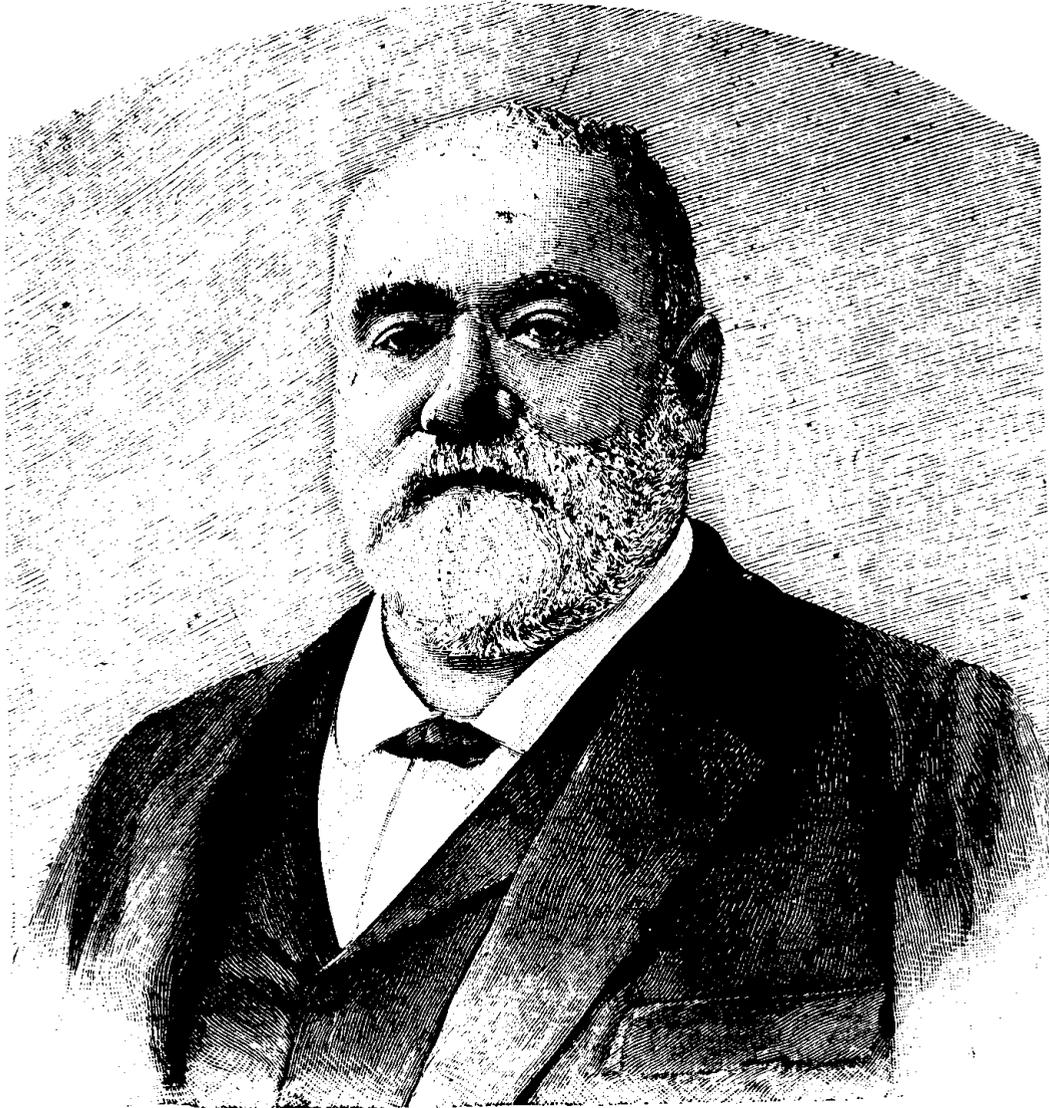
16^{ME} ANNÉE, No 788.—SAMEDI, 10 JUIN 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

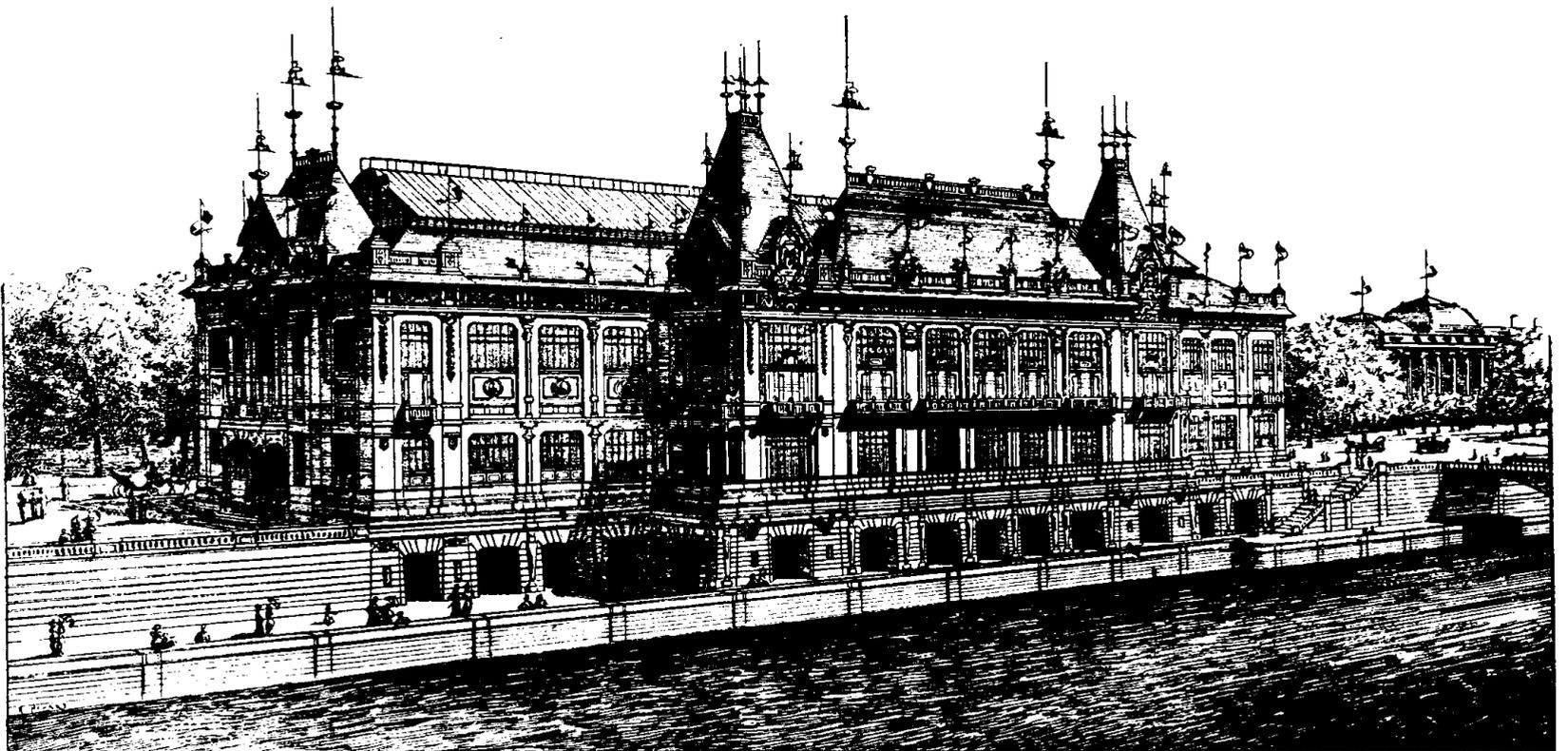
Bureaux : No 42, PLAGE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



FRANCISQUE SARCEY, décédé



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900.—Le pavillon de la ville de Paris au bord de la Seine

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 JUIN 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—L'école littéraire, par de Marchi.—Le général de Charrette, par Firmin Picard.—Feu M. l'abbé H. Lenoir, par de Thermes.—M. Francisque Sarcey.—La pluie, par Jules Renard.—Poésie : Adieu, par Albert Lozeau.—La lampe du sanctuaire, par le Cardinal Wiseman.—L'ange au dernier soir de mai, par D...—Le chiffre 7.—Poésie : Mon secret, par M.-J. Lanos.—Jeanne d'Arc et Domremy.—Rosée de pleurs, par Haude.—Nos fleurs canadiennes, E.-Z. Massicotte.—Nécrologie.—Un nid de bouvreuil, par Chateaubriand.—Courrier de la mode.—Notes et faits.—Dans le Nord.—Théâtres.—Poésie : Regards de femme, par J.-G. Droz.—Chronique scientifique.—Jeux et Amusements.—Choses et autres.

GRAVURES : Portrait de M. Francisque Sarcey, décédé.—Le pavillon de la ville de Paris à l'Exposition de 1900.—La mort d'un ermite.—Yokohama (Japon) : La rue des Théâtres.—Singapour : La rue du Pont.—Portrait de M. l'abbé H. Lenoir, décédé.—Gravure du feuillet.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

La dernière séance de l'École littéraire au château Ramezay le vendredi 26 courant, a dévoilé une recrudescence de travail chez quelques-uns de ses membres.

Fidèle à l'engagement que j'ai pris le 11 mars dernier, en parlant de la séance de cette jeune École au Monument National, je placerai ces écrivains par ordre de mérite.

Le premier en titre est M. Gonzalve Desaulniers. Sa poésie *La Cherrette*, qui touche au poème, l'a placé hors de pair, l'a mis en tête de tous ses collègues de l'école et même en dehors de ce cercle. Le cadre de son épisode de chasse est remarquable au point de vue descriptif, par l'abondance des détails et leur coloris que développent une intensité poétique et une imagination extraordinaires.

Le style démonstratif se traduit dans un récit sincère, ému où perce à travers l'âme bronzée d'un vieil indien, la note émue d'un cœur vierge. L'émotion du récit est enveloppée du concours de toutes les voix de la nature qui impriment une vibration plus marquée à la douleur émue de ce récit touchant.

Le sentiment est exquis, délicat ; l'indien reflète l'observation et la sensibilité du poète, qui a pénétré tous les secrets de la nature de nos climats avec une assimilation et une facilité mnémotechnique qu'on lui disputerait difficilement.

Sa poésie est écrite en alexandrins d'une forme élégante, au rythme harmonieux, dont l'expression est généralement bien appropriée ; les incidences ne dé-

truisent pas l'idée principale, elles la développent au contraire, en restant sous la même impression poétique ; il évite la banalité, la redite, et je peux affirmer avec toute l'indépendance qui me caractérise, que cette œuvre est une des conceptions les plus belles qu'ait produites le génie canadien. Je la place au-dessus des poésies historiques qui ont été faites, parce qu'elle offre une création entièrement due à l'imagination de son auteur qui l'a rendue avec une vitalité qui renverse toutes les attaques des adversaires de la poésie, qui se plaisent bien à tort à jeter tous les poètes en plein empyrée.

M. Louvigny de Montigny n'est pas tout le monde : sa fantaisie, *La coupe et les lèvres*, dont il avoue avoir emprunté le titre à Alfred de Musset, prouve l'incommensurabilité de la distance qui sépare physiquement la coupe des lèvres, comme Musset prouva par le même titre la distance qui peut surgir entre deux cœurs que l'on croyait inséparables dans la mort même. Le parallèle est plein d'humour, d'esprit gaulois, avec une pointe d'ironie pour certains cultes de nos ancêtres qui sont dissolvants dans l'atmosphère moral que créent les pays nouveaux. Il fait voir aussi le côté purement matériel des aspirations nouvelles et le caractère éphémère du préjugé dont la délicatesse se perd dans l'élément moderne, essentiellement pratique dans sa matérialisation de la vie, qui refuse de s'assimiler ce qui ne lui procure pas un résultat immédiat, fût-ce au mépris des années qui avaient consacré une valeur de commande à l'objet convoité.

M. de Montigny était un enfant précoce quand il était au berceau, il pleurait ou riait en cadence, mettant sa nourrice au pas quand elle lui chantonnait une berceuse dont le rythme n'était pas harmonieux. Le jeune homme fut plus timoré, sa conscience le mettant en recul, il adorait se faufiler dans le bureau de son père, suivant d'un oeil attentif sa plume qui courait sur le papier ; il avait un culte pour tout instrument dont le tracé pouvait reproduire un caractère : et, à force de faire des grimoires qui lui noircissaient les doigts, il devint irrésistiblement écrivain, fut un des fondateurs de l'École littéraire, et se réveilla un beau jour aspirant journaliste pour mieux exercer sa plume. Le sort le favorisa, il s'acquitta avec tant de zèle et d'intelligence de la tâche qui lui fut confiée, qu'il acquit récemment un grade important dans le journalisme. Ses antécédents qui en font un fils de Pantagruel, sa verve malicieuse, son humour et son allure portant un peu sur les hanches lui donnent un caractère chevaleresque et son port de tête avec un masque aux traits caractéristiques annoncent en lui une personnalité en herbe. Je ne veux pas froisser sa modestie, car il a le bon goût d'être modeste, non pas parce qu'il sait que l'intelligence est l'apanage de la modestie, mais parce qu'il l'est naturellement comme tous ceux qui appartiennent à une famille distinguée, aussi je sens en lui un bel avenir que je lui souhaite avec toute la sympathie que lui ont vouée tous ceux qui ont eu quelques rapports avec lui.

M. Gill est un vrai poète, d'une allure très sympathique dans l'interprétation de sa pensée, quand il touche au sentiment. La tournure est franche du collier, et la conception est empreinte d'élévation dans ses *Stances aux étoiles* qui abordent l'infini. Il accuse du charme dans le style élégiaque et toujours beau-coup de goût.

Je m'étais douté des dons spéciaux de son tempérament dans la déclamation de *l'Aigle*, où je l'appréciai pour la première fois dans une salle où sa voix ne portait pas. Cette fois, j'ai trouvé l'occasion de l'entendre en suivant toutes les inflexions de son organe bien timbré, qui a rendu toutes les nuances qu'avait perçues son imagination originale.

Quant à M. Charbonneau, il s'est surpassé comme rythme dans les *Saisons de la vie*, le vers est harmonieux, la rime soignée, et je trouve un progrès dans la forme de ses figures en les comparant à celles des poésies que j'ai analysées précédemment. Sa fantaisie sur les *Valses de Chopin* manque d'originalité dans la forme, le sujet lui-même est épuisé et manque de nouveauté.

M. de Bussières, dans les sonnets qu'il nous a récités,

nous a intéressé à la fois par sa constance dans le genre qu'il pénètre, et par la confirmation, qu'il nous a permis de contrôler, d'une analyse très étendue que nous avons publiée dans les numéros des 13 et 20 mai dernier, sous la signature de M. Henry Desjardins. Cette étude étant très complète et dénotant une assimilation intelligente, j'y renvoie les amis de M. de Bussières et de M. Henry Desjardins qui trouveront à cette lecture une double saveur.

M. E. Nelligan est un peu sorti du genre où je m'étais imaginé qu'il confinait ses rêveries.

M. Ferland est un travailleur obstiné qui perfectionne graduellement sa versification. J'ai confiance en son avenir comme poète, mais je voudrais qu'il suive fidèlement sa nature en adoptant un genre.

En terminant, je note un travail sincère parmi tous les jeunes poètes, qui révèle un sentiment de fierté nationale et d'amour de cette belle langue française qui fait la force et la puissance de leur race.

Comme thèse, M. le président Larose, dont nous publions le portrait a fait une traduction du discours de M. Chauncey Depew à Colingwood, à l'occasion du 38ème anniversaire de la fondation du collège Eastman de Poughkeepsie, (New-York.) La première réflexion que j'ai faite en l'entendant, c'est que ce discours est étranger au Canada et que nécessairement il est sans intérêt pour les Canadiens-français. Il l'est d'autant moins que son esprit américain est en contradiction avec le principe du système éducationnel de toutes nos institutions nationales françaises.



Photo J après & Lavergne.

M. WILFRID LAROSE

M. Larose s'imagine à tort que les études humanitaires conduisent à l'abrutissement moral et à l'aberration des sens. Il voudrait une philosophie plus simple prise au cœur même de l'homme. C'est-à-dire retourner aux temps primitifs. Mais il me semble que ce n'était pas la peine de mettre ainsi l'esprit humain à la torture pour s'en retourner à l'âge de la pierre ? Si les hommes sont indisciplinables, si bien souvent ils ne tiennent pas compte des luttes et des dures expériences de ceux qui les ont devancés, faut-il en conclure que la civilisation grecque et romaine, celle de l'empire carolingien, de Louis IX, de François Ier et tous ses descendants partis de cette formidable Renaissance qui a fait des merveilles dans tous les domaines de l'art, des lettres et des sciences politiques et religieuses, n'ont laissé que des ruines, des quantités négligeables pour les penseurs ?

Faut-il conclure, après toutes ces productions du génie humain, que les Américains détiennent la puissance morale par leur sens pratique outrancé, dans toutes les sphères de l'intelligence humaine ? Voilà une singulière exagération que M. Chauncey Depew a facilement infiltrée dans l'esprit de M. Larose que son origine aurait dû préserver de cette influence. Je ne conteste pas au président de l'École littéraire française le droit de ridiculiser les études qui ont pour base Virgile, Homère, Tacite, Ovide, Pytha-

gore, Périclès, Solon, Lycurgue, Aristophane, Socrate, Horace, Properce, Sophocle, Xenoclès, Euripide, Xénocrate, Platon, Aristote ; Anaximène de Milet, Anaxagore, Anaximandre, philosophes et mathématiciens de l'école ionienne ; Isiode, Pindare, Anachréon, Sapho dans la poésie lyrique ; Hérodote, Diodore de Sicile, Thucydide, Xénophon comme historiens ; Anaxarque, ce philosophe d'Abdère, doublé d'un héros dont l'indépendance de pensée était indomptable ; mais, dans ces conditions, il me semble qu'il serait plus logique d'abanbonner la philosophie et les races latines de toutes les époques pour se consacrer à l'étude des Anglo-Saxons.

Quant au point de vue social, éducationnel, pratique, M. Larose voudrait-il me présenter, dans une lettre ouverte que nous publierons, le parallèle qui existe entre le développement physique et pratique des peuplades anciennes et celui des peuples américains afin que nous puissions délimiter les principes et les résultats, en tenant compte des époques et des besoins sociaux des races dont il s'agit ? Nous pourrions établir ainsi les responsabilités morales en face des besoins immédiats et entrevoir l'avenir. Si M. Larose peut me convaincre par ce procédé, je serai heureux de m'incliner devant ses arguments.

M. Massicotte, secrétaire de la Société littéraire, m'a charmé par une intéressante étude des arbres de nos climats, qui indique les ressources de l'une de nos plus grandes richesses canadiennes et qui nous conduit à l'administration intelligente de nos domaines sylvestres ; c'est le travail d'un bon Canadien que j'estime grandement.

De tout ceci je conclus que c'est la plume d'un écrivain ou la parole d'un orateur qui fait valoir l'homme, tandis que son individualité doit être impuissante à faire accepter tout ce que sa pensée trahit par la plume ou la parole.

DE MARCHI.

1er juin 1899.

LE GÉNÉRAL DE CHARETTE

Tous nos camarades seront heureux d'avoir des nouvelles de notre illustre général de Charette.

On sait combien il est charitable : cela se remarque d'ailleurs chez la plupart des zouaves — nous pourrions dire chez tous. Nous avons dit déjà la raison de cet état de cœur, nous la répéterons encore : le saint et regretté Pontife Pie IX était la Charité personnifiée. Nul au monde, nous pouvons l'affirmer sans crainte d'être démenti, nul n'aimait autant les hommes que ce noble Pontife, nul ne chérissait plus que lui les petits, les pauvres surtout, les humbles : il faudrait des volumes rien que pour rapporter ce qui est connu de lui, mais il faudrait des bibliothèques pour contenir le récit de tous les faits cachés de son inépuisable bonté.

Ceux qui ont habité longtemps Rome du vivant de ce pieux Pape, comme les zouaves, ont été imprégnés de cette atmosphère d'amour du prochain : la débordante charité de Pie IX a déteint sur eux, et vous remarquez sans surprise parmi les plus empreints de cette divine vertu, des Charette, des Montigny, des Taillefer, des Drolet : et vous allez ainsi jusqu'au dernier, car il faudrait les citer tous.

Notre général a écrit récemment à l'honorable juge M. de Montigny : c'était dans un but charitable, naturellement, et il associait à sa bonne œuvre notre aîné, l'excellent juge ; mais cela les regarde l'un et l'autre, il ne nous appartient point de divulguer leurs généreux secrets. Dieu ne les oubliera — nul ne les saura, que ceux qui en sont les objets.

Une partie de la touchante missive de notre chef bien aimé concerne nos compagnons d'armes ; nous sommes heureux de pouvoir la leur transcrire ici :

VILLA SAINT-ANTOINE, CANNES (A.-M.) }
le 15 avril 1899.

Mon cher Montigny,

...Nous devenons vieux, mon pauvre Montigny. L'horizon politique dans le monde entier est bien sombre, mais nous avons heureusement un phare

lumineux qui nous conduira toujours dans le droit chemin : l'étendard du Sacré-Cœur.

Pour rester jeune jusqu'à la fin de ma vie, je n'ai qu'à mettre mon cœur auprès des vôtres.

Je vous embrasse bien fort.

(Signé) CHARETTE.

On comprendra la date reculée de cette lettre quand on saura qu'elle a été apportée de France par bien des détours, et non mise à la poste.

Voilà qui doit réjouir et même enorgueillir — d'un orgueil légitime — nos chers camarades du Canada : qu'ils sachent mériter toujours des appréciations aussi touchantes que celle-là !

FIRMIN PICARD.

FEU M. L'ABBE H. LENOIR

Une figure connue et aimée vient de disparaître.

Qui ne l'a rencontré par les rues, toujours occupé de ses pauvres, de sa chère église de Notre-Dame de Bon-Secours ? Et si on l'arrêtait, il fallait l'entendre parlant de la sainte Vierge comme le fils le plus aimant, le plus respectueux, peut parler de sa mère bien-aimée ; ou encore, s'il venait à laisser transpercer ses craintes pour l'avenir social et moral de nos pays, il fallait l'entendre attribuer — avec raison — cet état désolant au manque d'amour, de confiance envers la Mère de Dieu !

C'était le saint Bernard du Canada : peut-être était-il plus naïf, plus délicieusement enfant envers Marie que le célèbre Abbé de Clairvaux, qui avec cette douce figure de Pie IX, furent les deux fils les plus fervents de l'auguste Reine, depuis saint Jean.



Photo. Laprés & Lavergne

L'amour vrai, profond, raisonné, envers la sainte Vierge ; ou l'amour naïf, ingénu comme celui du pauvre *Saltarello* dansant devant la Madone, parce qu'il ne savait pas comment lui témoigner mieux son amour ; ou l'amour plein de science, de sublimes profondeurs, comme celui des Ignace de Loyola, des Dominique, etc ; ou encore l'amour plein d'abandon, de filiale glorification comme celui du Pontife de l'Immaculée-Conception — cet amour est l'infaillible marque, le cachet absolument certain des prédestinés.

C'est la veille de la clôture du beau mois de Marie que le bon prêtre, M. l'abbé Hugues Lenoir, a remis son âme à Dieu : il voulait assister, le lendemain, aux superbes fêtes célestes autour du trône de celle qu'il avait tant aimée sur la terre.

M. l'abbé Lenoir avait soixante-dix-sept ans. Il avait été ordonné en 1848, et il a passé vingt-sept ans à Saint-Jacques, où il bâtit la plus belle chapelle de Montréal à la sainte Vierge, sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes ; il y avait quinze ans qu'il était à

Bonsecours, qu'il restaura entièrement : c'était toujours à la gloire de Marie !

M. l'abbé Lenoir est mort à la maison de Saint-Sulpice, rue Notre-Dame, maison à laquelle il appartenait, Messieurs les Sulpiciens ont un intercesseur puissant au ciel ! Il nous est permis aussi de l'invoquer, sans l'oublier dans nos prières cependant, les desseins de Dieu étant impénétrables.

DE THIERNES.

M. FRANCISQUE SARCEY

(Voir gravure)

M. Francisque Sarcey est mort mardi à l'âge de soixante et onze ans. C'est un grand journaliste qui disparaît. La jeune génération n'a pas été tendre pour lui. Elle lui reprochait ses goûts bourgeois, son gros bon sens et sa rude logique un peu terre à terre qui en avaient fait le cousin germain de Boileau. Mais il était cuirassé d'une admirable philosophie qu'il exprimait avec une désinvolture aimable et une bienveillance savoureuse qui mettaient les rieurs de son côté. Comme critique dramatique, il a pris et il conservera la première place. Il ne voulut être ni décoré ni académicien. La lettre qu'il écrivit pour refuser un fauteuil à l'Institut se termine par un incomparable cri d'orgueil et d'humilité : Je n'ai qu'une ambition, disait-il, c'est que sur ma tombe on mette cette légende qui résume toute ma vie : Sarcey, professeur et journaliste.

M. Francisque Sarcey de Sottières était né à Dourdan, le 8 octobre 1828. Il avait fait de brillantes études à Charlemagne et avait été lauréat du Concours général. Il appartenait à la grande promotion de 1848 à l'École normale, d'où il était sorti le cinquième, avec About et Taine. Il quitta l'Université pour le journalisme. Il collabora au *XIXe Siècle*, au *Petit Journal*, au *Figaro*. Il entra, en 1859, comme critique dramatique à l'*Opinion nationale*, d'où il passa en 1867 au *Temps*. Pour la première fois depuis trente-deux ans, il n'écrivait point dimanche dernier son feuilleton hebdomadaire. Il devait mourir le lendemain.

LA PLUIE

— Il pleut, il mouille, c'est la fête à la grenouille. Les nuages muets glissent au ciel comme des fumées d'incendie. Tout ce monde qui réclamait de l'eau doit être content. Le foin allait devenir plus cher que le pain. La rivière se faisait toute petite dans son lit, et la terre était sèche au point que rien qu'à la regarder, on avait soif. Pluie, pluie, mouille, mouille, hache l'air, écrase aux vitres tes perles molles ; tu peux, jusqu'à ce que tu m'ennuies, tomber pour le bien des autres. Je vois là-bas, dans le pré, un cheval que tu rafraîchis. Il cesse de manger l'herbe. Il bouge le moins possible, Il ne perd pas une des gouttes que tu lui donnes. A côté un bœuf beugle si doucement d'aise, qu'à chaque coup il boit une gorgée.

Les arbres ne reçoivent pas tous la pluie de la même façon. Les petits, qui manquent d'habitude, voudraient s'échapper, et leurs feuilles palpitent comme des oiseaux pris. D'autres se mettent en boule comme une femme relève ses jupes gonflées par-dessus sa tête.

Et il en est que la grêle ne troublerait pas et qui se tiennent droits, immobiles, sur un pied.

Une voiture s'éloigne sans bruit, par un chemin de traverse. D'ici, je jurerais qu'il n'y a personne dedans.

On dit qu'il va pleuvoir pendant quarante jours. C'est peu probable. Je ne crois pas à un nouveau déluge. Il ne reste plus assez de méchants sur la terre.

JULES RENARD.

Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. — FENELON.

Quand les femmes aiment quelque chose, cherchez et vous trouverez que sous la chose qu'elles aiment, il y a quelqu'un. — ALPH. KARR.

ADIEU

*Adieu, fils que j'aimai plus que ma propre vie,
De ce monde trompeur dédaignez les appas,
Au céleste banquet l'Éternel me convie,
Adieu, je sens venir l'heure de mon trépas.*

*Adieu, voûte d'azur, beau ciel de ma patrie,
Sombres bois où j'allais souvent porter mes pas,
Silencieuse église où tout jeune homme on prie
Quand notre âme succombe au cours d'affreux combats.*

*Adieu, vieille chaumière où je connus, enfant,
Qu'il est au ciel un juge immortel et puissant
Qui rayonne de gloire et de miséricorde.*

*Adieu, je vais mourir... Partout c'est la noirceur...
J'entends au loin des sons de lyre qu'on accorde...
Des chants suaves pleins d'angélique douceur...*

ALBERT LOZEAU.

Montréal, 1899.

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

(Suite)

II.—SON OBSCURISSEMENT

Loin de moi les pensées des impies,
combien de fois voyons-nous que
la lampe des impies s'éteint, et
qu'il leur survient un déluge, et
que Dieu leur fasse sentir les effets
de sa fureur.

Job, XXI, 17.

Il y a près de six ans passés depuis que le vœu a été prononcé ; six ans de joies et de bonheur.

Mais il survint un changement dans la famille de Pierre, changement qui rompit tristement ses joies et qui amena avec lui le chagrin et la douleur. Quelque temps auparavant, deux hommes étrangers au pays étaient venus s'établir dans le voisinage avec leurs familles. Tout cela formait une bande de personnages grossiers, et personne ne savait rien sur leur compte.

Ils choisirent un emplacement à quelque distance des autres habitations ; ils parurent ne voir qu'avec un œil de défiance ceux qui les regardaient, et quand tout fut achevé, ils n'invitèrent personne à entrer chez eux. Les hommes paraissaient n'avoir aucune occupation particulière, les femmes étaient malpropres et passaient leurs journées à ne rien faire. Cependant tout ce monde devait jouir d'un peu plus d'aisance que les autres habitants du pays, car le dimanche ils se montraient dans des accoutrements relativement magnifiques.

On ne pouvait donc connaître les vraies positions de ces gens, mais il était évident que quelque mystère se cachait là-dessous.

Quelques mois après qu'ils se furent fixés dans cet endroit, Annette et sa fille remarquèrent une altération sensible dans le caractère de Pierre : il ne se rendait plus à son travail avec le même entrain, et il devait en retirer moins de profit, car son gain diminuait chaque jour. Il était pensif et réservé, presque bourru, et l'on ne pouvait douter qu'il n'eût quelque secret pénible qu'il voulait cacher à sa famille.

Au lieu de revenir chez lui aussitôt que son travail était achevé, pour jouir de la société de sa femme et de sa fille, il demeurait seul, pendant des heures entières, plongé dans un morne abattement. Lorsqu'il rentrait, il restait froid et silencieux, et donnait quelques misérables prétextes pour expliquer son retard.

Enfin, un jour qu'il se rendait à son travail il dit à sa femme :

—Annette, je ne reviendrai probablement que très tard dans la nuit, ainsi ne m'attendez pas. J'ai une importante affaire qui pourrait même me retenir toute la nuit.

Et sans laisser le temps de demander des explications sur cette absence prolongée, il s'élança dehors.

Oh ! que ce jour fut triste pour la mère et pour la fille ! A peine se dirent-elles quelques mots sur toute la journée. Chacune d'elles s'efforçait de cacher à l'autre les larmes qui coulaient de ses yeux : car l'enfant, quoiqu'elle n'eût pas neuf ans, avait assez de raison pour comprendre qu'il se passait quelque chose d'étrange et de répréhensible. Vers la soir, toutes

deux, poussées par le même sentiment, prirent le sentier qui menait au Mont-Marie, afin de déposer leur chagrin et de chercher quelque consolation au pied de l'autel. Là, Marie s'agenouilla à sa place accoutumée, vis-à-vis de la lampe ; elle éleva vers Dieu ses yeux et son cœur, et fut bientôt absorbée dans la méditation.

Voici quelle était sa méditation :

Elle pensait à la demeure désolée qui attendait la mère de Notre-Seigneur à son retour du calvaire.

Une table déserte, une chambre triste et silencieuse, un lit sans sommeil après un jour d'angoisses et de souffrances !

Alors, comparant sa douleur à cette douleur, comme elle la trouvait douce et légère ! Les yeux de la Sainte Vierge ne tombaient que sur les différentes pièces du Prétoire qu'avait foulées ce jour-là la justice de Dieu ; ses oreilles n'entendaient que le bruit du marteau qui enfonçait des clous dans une chair palpitante ; son cœur était brisé d'un glaive de douleur plus acéré que tous les glaives qui peuvent percer le cœur d'une mère ; son corps et son âme chancelaient sous le poids d'angoisses qui auraient écrasé un corps de pierre et un cœur de diamant.

Et cependant elle avait tout enduré avec une invincible patience.

A la pensée d'un tel océan de douleurs, combien petite paraissait à cette enfant de bénédiction, la goutte de chagrin que le Père Céleste avait laissé tomber sur elle !

Puis elle voyait, dans sa méditation, partir la dernière personne amie qui avait accompagné Notre-Dame jusqu'à son humble demeure. La Vierge restait seule dans le silence de la nuit, et une lampe, entretenue peut-être avec l'huile des oliviers de Gethsémani, une pauvre lampe répandait sa faible clarté sur ce visage pâle et souffrant, sur lequel ce jour-là, avait gravé plus de douleurs que toutes les années précédentes. Chaque larme qui tombait de ses yeux obscurcis brillait sous la flamme, et la lampe veillait seule auprès d'elle, seul objet qui envoyât quelques rayons de consolation dans cette chambre attristée et dans ce cœur encore plus désolé.

Et, dans ses pensées d'enfant, la jeune fille bénissait la pâle et tremblante lumière qui avait apporté à Marie quelque consolation ; il lui semblait que la petite flamme placée devant elle, qui l'éclairait elle-même et qui illuminait la Reine des douleurs, était l'image fidèle de celle qui avait autrefois éclairé et réjouï le sanctuaire et la maison de la Sainte-Vierge.

La lumière calme et douce de la lampe exerçait sa paisible influence sur l'esprit de l'innocente enfant, et en associant les chagrins aux plus saintes douleurs que la terre ait jamais vues ; il semblait à la jeune Marie qu'elle souffrait en la compagnie de la plus noble et de la plus sainte des femmes, et les ténèbres qui couvraient tout-à-l'heure son âme de leur ombre lugubre étaient illuminées par un rayonnement joyeux, doux, serein et pur comme celui qui éclairait les ombres de la nuit dans le sanctuaire. Elle sentait, après ce qu'elle venait de contempler, qu'elle pouvait retourner dans sa demeure désolée, y apportant au moins la résignation.

Mais, avant de se relever, elle avait fait au Tout-Puissant, par la main de la Vierge bénie, une offrande dont elle ne devait parler que plus tard à sa mère. Elle sentait intérieurement que l'offrande était acceptée, et son cœur fut fortifié.

Qu'on ne pense pas que nous décrivions ici une conduite ou des sentiments au-dessus de l'âge d'un pareil enfant : nous n'avons pas ordinairement dans le monde une juste idée de la maturité de grâces qu'accorde quelquefois aux enfants élevés sous les ailes de l'Église, celui qui sait faire sa gloire par la bouche des enfants, et par les lèvres qui suçent encore la mamelle.

Nous entendons souvent parler de talents précoces, rarement proclamer de précoces vertus : et cependant l'une est aussi naturelle que l'autre. Il n'y a pas que les vies des saints, comme celle de sainte Rose de Lima, de sainte Marie Madeleine de Pazzi, de sainte Catherine de Sienna, qui nous présentent des exemples d'intelligence et d'illumination spirituelles, même

dans l'âge le plus tendre ; de nos jours même et dans le cercle de nos connaissances, nous pourrions en trouver de semblables. Et si les parents, si les mères surtout, savaient comme il faut diriger leurs enfants vers Dieu dès le berceau ; si au lieu d'écouter les caprices de ces jeunes êtres et de caresser leurs passions naissantes, ils avaient tourné les premières leçons de leur raison vers la connaissance et la méditation de la bonté divine, et formé leurs lèvres à prononcer, avant tous les autres, les deux plus doux noms que connaisse la langue des hommes, beaucoup d'entre eux, qui pleurent maintenant sur les folies et les fautes de leurs enfants, pourraient remercier Dieu d'avoir enrichi leur famille de la présence d'un saint

Mais il faut continuer notre histoire.

Quand la mère et la fille revinrent dans leur chaumière, elles se trouvèrent plus fortes pour en supporter la désolation ; son obscurité leur parut moins épaisse, surtout à la jeune fille. Celle-ci parut même presque joyeuse, quand elle invita sa mère à mettre toute sa confiance en Dieu et dans l'intercession de la Sainte Vierge.

La matinée était déjà bien avancée, lorsque Pierre entra tout-à-coup, le visage pâle et l'œil hagard. Il jeta une bourse pleine d'argent sur la table auprès de laquelle étaient assises sa femme et sa fille, et il se mit au lit sans prononcer une parole.

Étonnées et effrayées, la mère et l'enfant restèrent longtemps en silence, et lorsque Pierre reparut, après quelques heures d'un sommeil agité, il trouva la bourse à l'endroit même où il l'avait jetée.

Surpris et fâché de voir qu'on n'y avait pas touché :

—Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il avec une certaine amertume. Prenez-vous cette bourse pour quelque animal venimeux auquel vous n'oseriez toucher ?

—Pierre, répondit la femme, d'où vient cet argent ?

—D'une source honnête, je vous l'assure, répliqua-t-il. Vous ne pensez pas, j'espère, que je sois capable de voler ou de tromper ?

—Dieu m'en garde, reprit sa femme ; mais, depuis quelque temps tu as bien peu travaillé, Pierre ; et il faut bien du temps, de la force et de l'habileté pour amasser une pareille somme. Une bourse pleine comme celle-ci, gagnée en une seule nuit, a quelque chose de suspect, pour ne pas dire plus, tu en conviendras.

—Rassure-toi donc, dit Pierre, elle a été gagnée honnêtement. J'ai fait la connaissance de personnes qui m'ont engagé dans des opérations commerciales fort avantageuses, et vous n'en voyez là, j'espère, que le premier fruit.

La pauvre femme fut heureuse de la consolation que lui donnaient ces paroles ; mais, quoiqu'elle eût paru contente et qu'elle eût serré la bourse, elle ne put se résoudre à en employer le contenu. Elle redoubla de travail et se voua aux pénibles veilles pour sauver les apparences et éloigner la famine de sa demeure. Mais ni elle, ni sa fille, n'auraient voulu toucher à cet or suspect.

Pierre en apporta davantage encore, après d'autres absences qui duraient une nuit et quelquefois deux, avec le jour compris entre elles ; mais le trésor restait toujours intact. C'est qu'il y avait un signe décisif à leurs yeux : Pierre n'était plus le même ; on le voyait rarement à l'église, excepté le dimanche, et alors même l'accomplissement de ses devoirs semblait lui être à charge.

Il arriva un jour que sa fille l'engagea à se rendre avec elle au Mont-Marie, vers le soir.

Elle se mit à sa place accoutumée et pria avec fervor pour son père, renouvelant l'offrande dont nous avons parlé. Elle prolongea sa prière, malgré l'obscurité que dissipait, en partie, la lumière chérie de la lampe du sanctuaire. En se relevant elle reconnut que son père n'était plus dans la chapelle. Il l'attendait au dehors.

La jeune fille lui reprocha de la façon la plus affectueuse son impatience.

—Vraiment, répondit-il, j'admire comment tu peux rester si longtemps en prière avec cette lumière sombre et triste ; à sa clarté, l'église me faisait l'effet d'un

sépulcre ténébreux et noir dont la vue m'oppressait ; les tableaux suspendus aux murs me paraissaient autant de fantômes qui avaient l'air de me regarder d'une manière sinistre. La statue même de la Sainte-Vierge dirigeait sur moi des regards froids et sombres, je n'y pus rester plus longtemps et je suis sorti pour respirer un peu d'air frais.

L'enfant soupira et dit :

— Cher père, vous ne parliez pas ainsi autrefois. Il doit y avoir quelque chose de malade dans un cœur qui n'aime pas ou qui n'ose pas prier à la tranquille clarté de la lampe du sanctuaire.

Pierre revint chez lui en silence, et pendant quelques semaines on le vit plus assidu à son travail. Mais il retomba bientôt dans ses anciennes habitudes et prolongeait même encore davantage ses absences ; les semaines avaient remplacé les jours.

Il est temps toutefois d'expliquer les causes d'un si malheureux changement.

Les étrangers qui étaient venus s'établir dans le voisinage appartenaient à cette classe de gens grossiers et sans principes qu'on trouve sur les frontières des États, surtout dans les pays de montagnes. C'étaient des contrebandiers qui se chargeaient moyennant certain bénéfice, de faire passer les produits français en Espagne sans payer de droits de douanes. Leurs expéditions se faisaient quelquefois sur une grande échelle, en dépit de la vigilance des douaniers, qu'ils attaquaient sans scrupule en cas de surprise.

Les deux hommes que nous avons fait connaître avaient vieilli dans le métier, où leurs mains s'étaient exercées depuis longtemps.

Trop connus dans le pays qu'ils habitaient auparavant, ils avaient cherché une autre situation plus favorable à leurs entreprises. Ils avaient observé que dans le voisinage du Mont-Marie, les passages étaient moins bien gardés qu'ailleurs, à cause de l'honnêteté bien connue des paysans de l'endroit. Ils songèrent à faire tourner cette circonstance à leur profit, et c'est pour cela qu'ils s'étaient établis dans le voisinage.

Mais pour réussir, ils s'aperçurent bientôt qu'il leur faudrait s'adjoindre quelqu'un de la localité à qui les moindres sentiers, les moindres passages des montagnes et des rochers fussent familiers. Ils passèrent donc quelque temps à étudier les caractères de leurs voisins. Le pauvre Pierre ne tarda pas à devenir leur victime.

Les contrebandiers le choisirent non seulement parce qu'il connaissait parfaitement la montagne, mais encore parce que la loyauté de son caractère, fruit de sa vertu, devait le soumettre plus complètement à leurs influences, s'ils venaient à bout de le corrompre, que tout autre homme d'un caractère plus rude et plus cruel.

Une fois l'attaque résolue, ils cherchèrent à s'insinuer dans sa familiarité et à gagner son amitié en lui expliquant leur intérêt pour lui et pour sa famille, en le plaignant d'avoir à travailler toute la journée pour un maigre salaire, tandis qu'il pourrait si facilement, par des opérations commerciales bien assurées, se placer dans une meilleure situation.

Pierre les écouta d'abord avec indifférence, puis avec une certaine curiosité qui se changea bientôt en un violent désir de pénétrer le secret de ces perfides suggestions. A la fin, ils dévoilèrent plus ouvertement leurs desseins.

Pierre en fut effrayé, mais les contrebandiers s'attendaient à cela.

Quand l'effet de ce choc imprévu fut passé, ils se mirent en devoir d'apaiser ses scrupules, ils lui firent croire qu'il était sujet français, et que par conséquent, il ne pouvait être lié par la loi espagnole qui interdisait l'entrée des produits français par la frontière. Il n'y avait donc rien de criminel dans leurs opérations. C'était tout simplement une spéculation commerciale, pratiquée il est vrai avec quelques périls, mais absolument comme cela arrive en temps de guerre, ou comme il en est de la cargaison d'un vaisseau qui affronte les tempêtes de l'océan.

Pierre consentit enfin à faire partie de l'une de leurs expéditions ; ils avaient eu soin de ne lui en

proposer qu'une facile, agréable et exempte de tout danger.

La bourse que nous l'avons vu jeter sur la table de sa maison était le fruit de cette première démarche dans la voie où il s'engagea.

Quoique sa conscience fût mal à l'aise, l'amour de l'argent avait pris racine dans son cœur, et bientôt, il se trouva tellement enveloppé dans les filets de ces artificieux séducteurs, qu'il n'avait plus la force de s'en dégager ou de les rompre.

C'est là l'histoire de bien des hommes honnêtes mais faibles, qui ont eu le malheur d'écouter les paroles perfides de quelques séducteurs. Leur bonté même les place dans une situation désavantageuse pour résister aux artifices et à l'audace de la scélératesse après leur première chute ; leur force est anéantie, et ils se laissent désormais conduire par la volonté de ceux qui les ont trompés.

Après la visite que Pierre avait faite au sanctuaire du Mont-Marie, ses compagnons, craignant de le voir leur échapper et redoutant d'être trahis, résolurent de l'envelopper plus profondément dans la complicité du crime.

Lorsqu'ils eurent réussi à le ramener à eux, ils l'associèrent à une expédition beaucoup plus avantageuse que les autres. Il y eût une rencontre avec les douaniers, des coups de fusil furent échangés, des blessures reçues de part et d'autre, et le passage fut conquis à force ouverte.

Quelques jours après, des affiches collées dans tous les villages d'alentour promettaient une récompense à ceux qui découvriraient les agresseurs, et le pardon sans condition à ceux des complices qui les dénonceraient.

Les tyrans de Pierre lui firent connaître ces affiches et le menacèrent à la première tentative de sa part de se soustraire à leur volonté de le transporter au delà de la frontière et de le livrer aux autorités espagnoles.

Il était donc maintenant leur victime, leur âme damnée pour leurs criminelles entreprises, sa volonté ne lui appartenait plus, il semblait qu'il leur eût remis son âme entre leurs mains, et il n'y avait pas de crime à l'exception de l'assassinat auquel ils ne pussent l'entraîner selon leur bon plaisir.

Les contrebandiers avaient fini par lui dévoiler leur véritable caractère de proscrits et de brigands. Ils lui firent partager leurs brigandages nocturnes ; mais il recula d'horreur à la pensée de souiller sa demeure, autrefois si heureuse, du fruit de ses coupables expéditions ; il refusa donc sa part du crime, et quand il revint chez lui, ce fut seulement avec des yeux encore plus hagards, une conscience plus torturée et une bourse vide.

Cardinal WISEMAN.

A suivre

L'ANGELUS AU DERNIER SOIR DE MAI

Accoudée à ma fenêtre ouverte, je regarde là-bas le soleil s'élançant vers l'horizon, puissant monarque du jour : au moment de franchir l'espace, il semble vouloir provoquer mes regrets en étalant tout l'éclat de sa majesté. Son lumineux corps roule sur l'écliptique comme une boule de feu, tandis que des gerbes éblouissantes rejaillissent dans l'azur du ciel. Il fuit, il fuit toujours... il s'enfonce... le voilà disparu !

En ce moment une demi-obscurité s'étend sur la nature : tout se tait : seuls les tintements de la cloche se balançant dans les airs, dominant le silence solennel. Oh ! pourquoi la voix de l'airain sacré produit-elle en mon âme une émotion indicible ? pourquoi, quand toujours elle fait palpiter mon cœur de joie, le fait-elle soupirer maintenant ?

Ah ! c'est qu'en m'annonçant le joyeux mystère de l'Incarnation du Verbe, en m'invitant à saluer l'auguste Mère de Dieu, aujourd'hui elle est encore le signal des adieux qu'il me faut faire au beau mois qui nous échappe !

Mai ! Mai ! voilà le nom suave que la cloche semble murmurer ; et l'écho porte au loin ces exclamations qui font aujourd'hui battre les cœurs d'émotion et de regret. O mois si doux, à peine ai-je vu briller ton

aurore bénie et déjà voilà que tu touches à ton déclin ! tout autour de moi s'appête à couronner ton dernier jour, oh ! c'est pourquoi l'Angelus, ce soir, a tinté à mon oreille comme un chant d'adieu ! pourquoi il m'a arraché ces mots : " Au revoir, dans l'éternité ! "

Bientôt les cierges s'éteindront devant l'image de Marie ; les roses printanières, ornement de son autel, flétriront, et la main filiale qui, chaque matin, venait les y renouveler, omettra désormais ce devoir si doux et si consolant. Encore une heure, et nos voix à l'unisson rediront :

Adieu, Mère chérie
Ce beau mois, ô Marie,
S'enfuit, mais non pas nos amours,
Ils seront avec toi toujours.

Ce chant d'adieu m'émeut et m'attendrit, j'ai goûté tant de bonheur pendant ces jours que je regrette ! J'ai si bien compris que la sainte Vierge est une mère ! et j'ai trouvé tant de charmes à rêver à tout ce que ce titre peut avoir de cher à mon cœur ! Oh ! une mère, c'est cet ange que l'on aime et dont le cœur est le premier à s'initier à nos joies, le premier à comprendre nos peines et à les partager, et vous douce Marie, du haut du céleste séjour vous souriez avec amour aux accents du bonheur de vos pauvres enfants de la terre, vous leur envoyez le souvenir des biens immenses de l'éternelle patrie, biens desquels ceux qu'ils savourent ne sont que l'avant-goût. Et pour ceux qui gravissent la montagne du Calvaire, vous les placez plus avant dans votre cœur ; tandis qu'ils souffrent pour Jésus, vous, Mère Douleoureuse, vous tressez de vos mains virginales la couronne glorieuse qui doit récompenser leur résignation... O Marie ! quand poserez-vous sur nos fronts triomphants le diadème réservé aux vainqueurs ? quand quitterai-je les plages de la vie pour m'envoler au port fortuné des saints ? Mais j'entends votre voix qui me dit au foud de mon cœur :

" Combats encore, mon enfant ; encore quelques jours de luttés, de souffrances, et je serai moi-même la récompense, je t'introduirai dans la céleste patrie où tu t'enivreras de délices au sein des pures voluptés."

Votre volonté toujours, ma tendre Mère ; je suis prête à braver la fureur de mes ennemis. La cloche est pour moi comme la trompette guerrière annonçant l'attaque aux combattants ; l'Angelus me convie aussi à combattre, mais sous la blanche bannière de la Reine de l'univers : heureuse de ce noble appel, je jure fidélité à mon auguste Souveraine.

Les Ecureuils, 31 mai 1899.

D...

LE CHIFFRE 7

Pourquoi 7 jours dans la semaine ? D'où vient le respect cabalistique du chiffre 7 dans l'antiquité ? Voici ce que l'on peut dire de vraisemblable à ce sujet :

Les anciens considéraient que la Terre étant placée au centre du monde, les sept planètes avaient, autour d'elles, leurs maisons particulières dans le ciel, placées dans l'ordre : Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter et Saturne. A travers la maison de la Terre, ces planètes avaient des relations, correspondaient entre elles, jetant au passage leur influence sur la Terre ; de là l'ordre : Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne. De là l'étoile aux sept rayons de la Kabbale, le chandelier mystique aux sept branches des religions symbolistes, la puissance mystérieuse de ce chiffre 7 chez tous les peuples anciens.

Ajoutons aussi que, d'après la sagesse antique, il convient de tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler, si l'on veut contracter une assurance sérieuse contre le danger, d'ailleurs bénin, de dire des bêtises. Mais, que de tours de langue ! La volubilité seule de la langue des dames paraît pouvoir s'y prêter : d'où il résulte, galamment, que les dames ne doivent jamais dire de sottises. En seront-elles bien elles-mêmes d'accord ?

MON SECRET

Je chanterai ma peine amère
Pour moi tout seul
Et j'emporterai ma chimère
Dans mon linceul.
Elle lira ces vers peut-être,
Sans deviner
Celle à qui mon cœur et mon être
S'osent donner.

Elle saura les tristes larmes
Et le regret
Qu'une de ses sœurs par ses charmes
Cause en secret,
Mais ignorera qui se leurre
De son amour,
Hélas ! et que c'est moi qui pleure
Et sans retour.

J'aurai toujours d'elle un sourire
Plein de bonté,
Mais je cacherai mon martyre
Avec fierté.
Puisque tu n'as pu dans la vie
Vaincre le sort,
Soit, ô mon cœur, tais ton envie
Jusqu'en la mort.

Jules Mario Lanois.

JEANNE D'ARC ET DOMREMY

Nos lecteurs en général savent quels rapports intimes existent entre ces deux noms.

Il y a déjà près de cinq cents ans qu'ils sont entrés dans l'histoire, et l'immortalité leur est désormais acquise. Les orateurs, les poètes, les historiens, comme les musiciens et les peintres, les ont chantés à l'envi.

Aujourd'hui que la cause de la béatification de Jeanne d'Arc est devant le tribunal de Rome, plus que jamais ces deux noms glorieux sont répétés par toutes les bouches.

Ces pensées nous sont inspirées à l'occasion d'une lettre intéressante qu'un de nos abonnés vient de recevoir de M. l'abbé Bourgant, curé de Domremy, en France.

Le modeste village lorrain, qui a donné naissance à Jeanne, fait aujourd'hui partie du département des Vosges. Il n'a guère changé, comme site et comme population, depuis l'époque de la Pucelle. Il est toujours assis au pied de la colline que couronne le Bois



Extérieur de la maison de Jeanne d'Arc.

Chesut, non loin des bords de la Meuse qui coule paisiblement dans une belle et fertile vallée ; et il se compose, comme autrefois, d'une centaine d'habitations groupées autour d'une humble église.

Cette église, dont l'intérieur est dessiné sur le présent numéro, est la même où naquit à la vie chrétienne l'enfant privilégiée qui devait accomplir de si grandes choses. Entre autres objets précieux, on y remarque la piscine en pierre où elle a été baptisée, et le bénitier en pierre aussi dans lequel elle prit si souvent de l'onde sainte pour se signer.

Tout auprès du vieux sanctuaire, se tient aussi debout la vieille maisonnette où Jeanne reçut le jour. C'est une construction d'une étrange forme, ainsi que l'indique notre photographie ; et on y voit à l'exté-

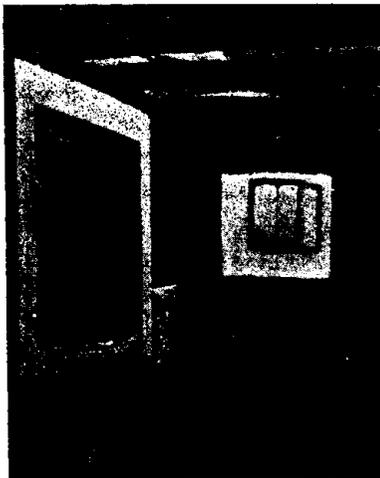
rieur, au-dessus de la porte, plusieurs armoiries sculptées qui symbolisent les actions merveilleuses de l'héroïne.

Le touriste ou le pèlerin visite dans l'intérieur, non sans émotion, la chambre commune de la famille, et plus particulièrement la chambrette même où la sainte jeune fille passa les années de son enfance et de sa jeunesse.



Chambre de la famille.

“ C'est bien là, dans ce pauvre réduit, écrit l'un des nombreux historiens de Jeanne d'Arc, qu'elle a reposé, qu'elle a reçu plusieurs avertissements célestes, qu'elle lutta pendant cinq ans contre son cœur et les ordres de ses voix. C'est là qu'elle combina sous l'œil de Dieu qui éclairait cette chambrette obscure, les moyens d'accomplir sa volonté manifeste.



Chambrette particulière de Jeanne.

Qui comptera les souvenirs et les larmes dont ces murs noircis furent les témoins muets ! Ce qu'elle répandit de prières, agenouillée sur la terre nue, devant cette étroite lucarne par où son regard plongeait sur la maison de Dieu ; de quelles lumières elle fut éclairée et par quels encouragements fortifiée, dans cette demeure indigente, elle seule le sait et a pu le dire !... La paix, la nudité de ces murs, les souvenirs qui revivent là, l'obscurité mystérieuse de cette chambrette, en firent comme le second sanctuaire de Domremy,



Extérieur de l'Eglise paroissiale où Jeanne a été baptisée.

dans le secret duquel, entre le ciel et une humble paysanne, s'est préparée la rédemption de la France. Toute proportion gardée, là, comme jadis la Vierge

ignorée de Nazareth, le Tout-Puissant l'a choisie pour humilier les forts et se glorifier en elle.”

Nous croyons devoir ajouter que la maison de Jeanne d'Arc compte aujourd'hui au nombre des monuments nationaux de la France, et, à ce titre, reçoit les secours qui en assurent la conservation.

Voici maintenant la lettre de M. l'abbé Bourgant, que nos lecteurs liront sans doute avec le plus vif intérêt. Ce Monsieur, depuis longtemps déjà, le vénéré pasteur du village a jamais célèbre de Domremy, est l'un des membres du clergé français les plus dévoués aux intérêts de l'œuvre. Il est même l'auteur de l'excellent opuscule : *Guide et souvenirs du pèlerin à Domremy*, dont il parle dans sa lettre.

DOMREMY, 9 mai 1899.

Monsieur l'abbé,

J'ai reçu votre bonne lettre et le mandat inclus. Je vous remercie bien cordialement de votre offrande à Jeanne d'Arc. Elle m'arrive à point pour m'aider à solder une dette importante que j'ai contractée pour des travaux nécessaires dans l'église même de la vénérable. Car nous possédons encore le sanctuaire béni où Jeanne a prié, où elle a versé tant de larmes, où elle a été formée à sa grande mission.

Si vous connaissiez quelques familles ayant le culte de Jeanne, et qui pourraient m'aider dans mes travaux de conservation et d'ornementation de notre chère église, je vous serais bien reconnaissant de les intéresser à cette œuvre si patriotique et si française. Le cœur des Canadiens, je le sais, bat à l'unisson du nôtre.

J'ai vu, il y a quelque mois, le postulateur de la cause, Mgr Hargoy, il m'a assuré que dans deux ou trois ans Jeanne sera béatifiée.

On s'en occupe activement.

J'apprends aujourd'hui même une excellente nouvelle qui ne peut que hâter la béatification de notre Vénérable. Une religieuse du Monastère de Saint-Joseph de Cluny, à Rome, a obtenu, par l'intercession de Jeanne d'Arc, la guérison instantanée d'un cancer mortel. Je connaissais déjà un certain nombre de guérisons de ce genre.

Quel beau jour, que celui où la grande Française sera sur les autels !

J'espère qu'elle fera couler dans les veines de la nation “ anémiée ” son esprit de foi et de patriotisme qui lui rendra sa force et son ancienne grandeur.

Un ouvrage tout récent de Monsieur le chanoine Dunon, ancien aumônier du lycée de Toulouse, me paraît digne de figurer au catalogue des auteurs que vous me citez. Cet érudit s'est servi de tous les bons ouvrages sur la vie de Jeanne qui ont paru jusqu'à présent.

Je pense vous faire plaisir en vous adressant une parcelle du bois de la maison de Jeanne d'Arc, prise dans sa petite chambrette, et l'opuscule “ Guide et Souvenirs du pèlerin à Domremy ”.

Je me recommande à vos prières, moi et toutes nos œuvres, église, basilique, école libre, pensionnat des jeunes filles.

Daignez agréer, Monsieur l'abbé, l'expression de mon respectueux dévouement et de ma vive reconnaissance.

BOURGANT.
Curé de Domremy.

ROSÉE DE PLEURS

Dans la grande chambre blanche, le gai soleil entrait à flots. Ses rayons se poussaient entre les longues tentures, sur le tapis aux multiples fleurs, et sur la glace où se reflétaient deux fleurs flétries qui se penchaient sur le vase bleu laissant sortir leurs tiges du peu d'eau qui y demeurait.

Le silence était profond dans cet appartement ensoleillé ; assise devant la cheminée, Mme Haumont regardait la flamme qui montait, se tordait, mordait les bûches. Près d'elle, sur la petite table d'acajou, la plume trempait dans l'encre et un cahier ouvert étalait sa page blanche. Quelque chose de doux et de caressant passait dans l'air : l'âme s'engourdissait sous l'impression de la chaleur et Mme Haumont s'y abandonnait doucement, comme sous une influence magique. Bientôt ses yeux se fermèrent, sa tête blonde s'appuya au dossier du fauteuil et ses mains glissèrent sur ses genoux... le sommeil était venu.

Le silence devenait de plus en plus profond ; seule, la flamme continuait son pétilllement joyeux, et le soleil dardait toujours ses rayons dans la chambre

blanche. Un bruit de pas résonna dans le corridor, puis une porte s'ouvrit et M. Haumont entra vivement. Sa vue tomba sur la jeune femme, et aussitôt se porta sur la table, sur le cahier ouvert, et la main qui déjà se posait sur le bouton de la porte, retomba. Attiré invinciblement, et, soudain, piqué d'une curiosité inconnue, il fit quelques pas en avant, doucement s'approcha, porta la main vers la table, mais une hésitation subite le retint : devait-il, pouvait-il lire ? Et dans ses grands yeux bruns une flamme s'alluma, ardente et brûlante, prête à jaillir, péniblement retenue ! Il regarda encore ces pages inconnues qu'il était à même de fouiller, il en tourna quelques-unes et la rougeur empourpra son front ! mais l'intensité de son désir domptait sa raison. Ses doigts froissaient les feuilles, son regard les brûlait... Oh ! la tentation était trop forte ! Il lisait !... D'ailleurs quels secrets pouvaient être confiés à ce petit cahier ! et un sourire glissa sur sa lèvre... il y entrevoyait déjà tant de mondanités ! Il oubliait, hélas ! que la vie intime possède de doux et chers secrets qui aiment à garder l'ombre du mystère ! !

Il tourna les feuilles jusqu'à la première, et il lut :

MON JOURNAL

A maman, au ciel.

3 déc.—Depuis que vous êtes partie, maman, ma solitude est très grande. Pourquoi le Bon Dieu vous a-t-il rappelée près de lui ? J'ai encore tant besoin de vous ! ! Oh ! maman ! pendant trois mois j'ai porté courageusement mon fardeau, maintenant, je n'en puis plus... J'étouffe ! Mes larmes m'oppressent, et il me faut vous dire que je souffre ! Oh ! maman ! aidez-moi...

15 déc.—Je suis seule toujours, et ma peine en compagnie assidue, me torture le cœur. [Je ne quitte plus ma chambre—et elle est mon seul refuge—Jean est si occupé que je ne le vois plus ! Vous seule saviez me consoler, maman, je ne me confiais qu'à vous ! Aujourd'hui je pleure encore, mais je n'ai plus vos baisers ! !

20 déc.—Jean reste le même—ou plutôt, maman, il s'éloigne toujours ! Pourtant, il sait que mon cœur saigne, que je me retrouve toujours face à face avec quelques déchirants souvenirs dans cette grande maison silencieuse, et jamais un mot affectueux ou un tendre regard ne m'enveloppent de leur chaude ivresse !

Oh ! Maman ! Mon calice chaque jour devient plus amer ! Mais "Dieu le veut" c'est la devise de ma croisade à moi.

30 déc.—J'aimerais les joyeux éclats de rire de l'enfant, j'aimerais ses chansons, je m'enivrerais de ses baisers ! Dieu me les a refusés ; n'est-ce pas une punition infligée à mon pauvre Jean, lui qui adore les enfants ? Je pensais à cela en regardant tomber la jolie neige, et je désirais follement vous revoir ! Non, maman ! Je ne puis m'habituer à votre absence, il me faut votre amour pour continuer ma route, vous voir pour me résigner à mon abandon, et vous entendre pour m'encourager—car, si vous saviez comme mon calvaire est dur !

1er janvier 18...—Bonne année ! bien-aimée maman ! Je vous embrasse de tout mon cœur et avec toute ma tendresse, comme autrefois, quand j'étais votre petite Gilberte et que je n'avais jamais pleuré ! Hélas ! je n'ai pas le bonheur de parler aussi librement à mon pauvre Jean, et cependant mon cœur est plein de lui, tout à lui... Maman ! pourquoi ai-je un cœur si je dois l'étouffer, le faire taire ?

4 janvier.—J'ai vu ma belle Aldane ce matin, la chère riieuse qui ne connaît pas encore l'amertume des larmes. En la voyant si gaie, si radieuse de bonheur, j'ai senti mon cœur se briser ! un avide désir d'ivresse vint me torturer et, pour mieux me faire souffrir, l'image de Jean d'autrefois passa devant mes yeux humides... Ah ! maman, quel martyr pour une faible enfant de vingt-trois ans !

9 janvier.—La campagne est toujours belle sous sa parure de neige et me donne tant de souvenirs ! Vous semez-vous, maman, quand nous sortions toutes deux, bien enveloppées dans nos fourrures, vous grave et sereine, moi joyeuse et insouciante ? Il y a bien

longtemps de cela... comme le bonheur passe vite ! Les fleurs se fanent, s'étioilent et meurent en l'espace d'un jour... Moi, hélas ! je ne connais plus de floraison suave dans ma vie désillusionnée ! Aucun crépuscule ne flétrit mes espérances d'aurore ! Oh ! maman ! plaignez-moi en mère...

15 janvier.—Trois jours que je suis malade—le médecin m'ordonne de garder le lit—et la fièvre me dévore. Le sommeil fuit mes paupières et les nuits sont indiciblement longues.

Comme saisie de délire, je vous appelle à grands cris, je vous vois près de mon lit, entre mes rideaux, penchée sur moi... Quand le calme revient, je me retrouve seule, quand j'aurais besoin d'une chaude tendresse pour m'y réchauffer, d'un grand cœur pour m'y abîmer !

20 février.—J'ai été bien malade, chère maman, et je puis vous écrire aujourd'hui pour la première fois depuis un mois. Merci, maman chérie, d'avoir veillé sur moi du haut du ciel... mais, que dis-je !... Oh ! vous revoir ! vous revoir ! oui vous rejoindre pour retrouver le bonheur... car ce serait une suprême folie que de penser à reconquérir mon mari ! Jean ! dis-moi, qu'as-tu fait de ton cœur ?

Depuis le commencement de sa lecture, M. Haumont était devenu aussi pâle qu'un mort, ses mains glacées soutenaient son front brûlant et ses yeux jadis si froids, roulaient maintenant dans une mer de larmes. Penchant sa tête sur la table, il étouffa ses sanglots et ses soupirs.

Un voile venait de se déchirer brusquement, son cœur venait de s'éveiller. Il sentait mourir en lui l'homme indifférent qui avait repris sa liberté en un jour néfaste. Il se sentait redevenir le Jean tendre et bon que Gilberte avait connu. En un instant, il se retrouva enfant, enfant prodigue tendant les bras vers son sauveur. Alors, il revit les années écoulées ; il revit Gilberte soufiante et charmante ; il la vit si belle sous sa couronne d'orangers, recueillie et émue, s'unissant à lui pour la vie, confiante, loyale et aimante !

Le parfum des fleurs flétries lui monta à la tête, il aspira à pleins poumons, et toute la félicité des premiers mois de leur bonheur jaillit de l'ombre en sourires attendrissants et frémissants. Il eut comme un désespoir d'avoir perdu tant de suaves jours de joie, d'avoir enfoui sous l'avalanche de l'indifférence les trésors de l'union la plus douce. Il se vit coupable, lâche et vil ; ses serments, il les avait trahis ; sa protection, il l'avait refusée ; son amour, il l'avait retiré ! et cela au risque de toute une existence malheureuse... car il avait brisé cette tendre fleur qu'il aurait dû entourer de tant de soins, et brisé ce jeune cœur qui s'était donné à lui sous le sceau de la foi jurée ! Oh ! qu'avait-il fait ? Maintenant qu'une aube nouvelle se levait à l'horizon de ce matin de repentir, voudrait-elle pardonner ?

Alors, torturé par le remords de sa faute et fasciné par les premiers rayons de cette aurore d'ivresse, il se glissa aux genoux de Gilberte toujours endormie, et saisissant sa belle main un peu maigrie, il la pressa sur ses lèvres brûlantes ! Mme Haumont fit un soubresaut et ouvrit les yeux avec peine. Lourde de sommeil, échappant à la notion exacte des choses, dans son cerveau endolori elle se crut hantée du fantôme que son esprit avait évoqué dans sa rêverie. Mais les pleurs étouffés de Jean, le contact de sa main, la firent frémir : "Oh ! je rêve... je rêve !" murmura-t-elle ; et son front se pencha sous le poids de sa souffrance, pendant que ses paupières s'entr'ouvraient.

Tout bas, Jean lui murmurait :

—Pardon ! pardon ! Gilberte !... Je t'aime... oh ! je t'aime, si tu savais !

Plus blanche que le blanc marbre de la cheminée, les lèvres tremblantes, et brisée d'émotion, Mme Haumont passa ses bras au cou de Jean, cacha sa tête sur son épaule en lui disant : *Nous nous aimons, et je suis bien heureuse !...*

Mme Haumont avait reconquis son mari et la rosée de ses pleurs après avoir arrosé la scabieuse de sa douleur, venait de faire refleurir le rosier de l'amour.

HAUDE.

NOS FLEURS CANADIENNES

LE COTONNIER OU ASCLEPIADE

L'asclépiade, que nous nommons *cotonnier* et *herbe à ouate*, est bien connue dans nos campagnes, car elle pullule dans certains endroits. Nous l'avons vue, à Sainte-Geneviève de Batiscan, couvrant entièrement de longs versants de collines exposés au soleil levant. C'est une plante de belle apparence, aux grandes feuilles ovales, opposées, vertes en dessus et blanchâtres en dessous. Les fleurs, très nombreuses, rosées et odorantes, sont disposées en ombelles penchées et sont de véritables merveilles. On ne leur accorde, malheureusement, que peu ou point d'attention. Les aigrettes soyeuses et longues de sa graine, qui forment



une boule de ouate, lui ont fait donner le nom de *cotonnier*, et l'on a essayé maintes fois d'en fabriquer des tissus qui, au dire de Provancher, sont assez beaux mais de peu de durée. Ce savant naturaliste disait, en 1862, que c'était surtout par sa fibre que cette plante pouvait devenir précieuse comme plante textile.

Le mot asclépiade, d'où l'on a fait asclépiadée, vient de *Asclepias* ou Esculape, dieu de la médecine chez les Grecs.

Dans le langage des fleurs, l'asclépiade signifie : coquetterie.

Dernier détail : nous lisons dans la *Grande Encyclopédie* que le suc laiteux qui est contenu dans cette plante renferme du caoutchouc.

B. Z. Massicotte

NECROLOGIE

Nous apprenons avec peine la mort de M. D.-W. Brunet, père de notre collaborateur M. Rodolphe Brunet, de Paris.

M. D.-W. Brunet est décédé le 1er juin courant, âgé de 64 ans et 7 mois, muni des secours de la religion. Ses funérailles ont eu lieu le samedi, 3 juin, à Saint-Jacques.

Nous présentons toutes nos condoléances à la famille éprouvée, à notre aimable correspondant, M. Rodolphe Brunet, en particulier. Puisse le souvenir des vertus de Monsieur son père adoucir l'amertume des regrets causés par son décès.

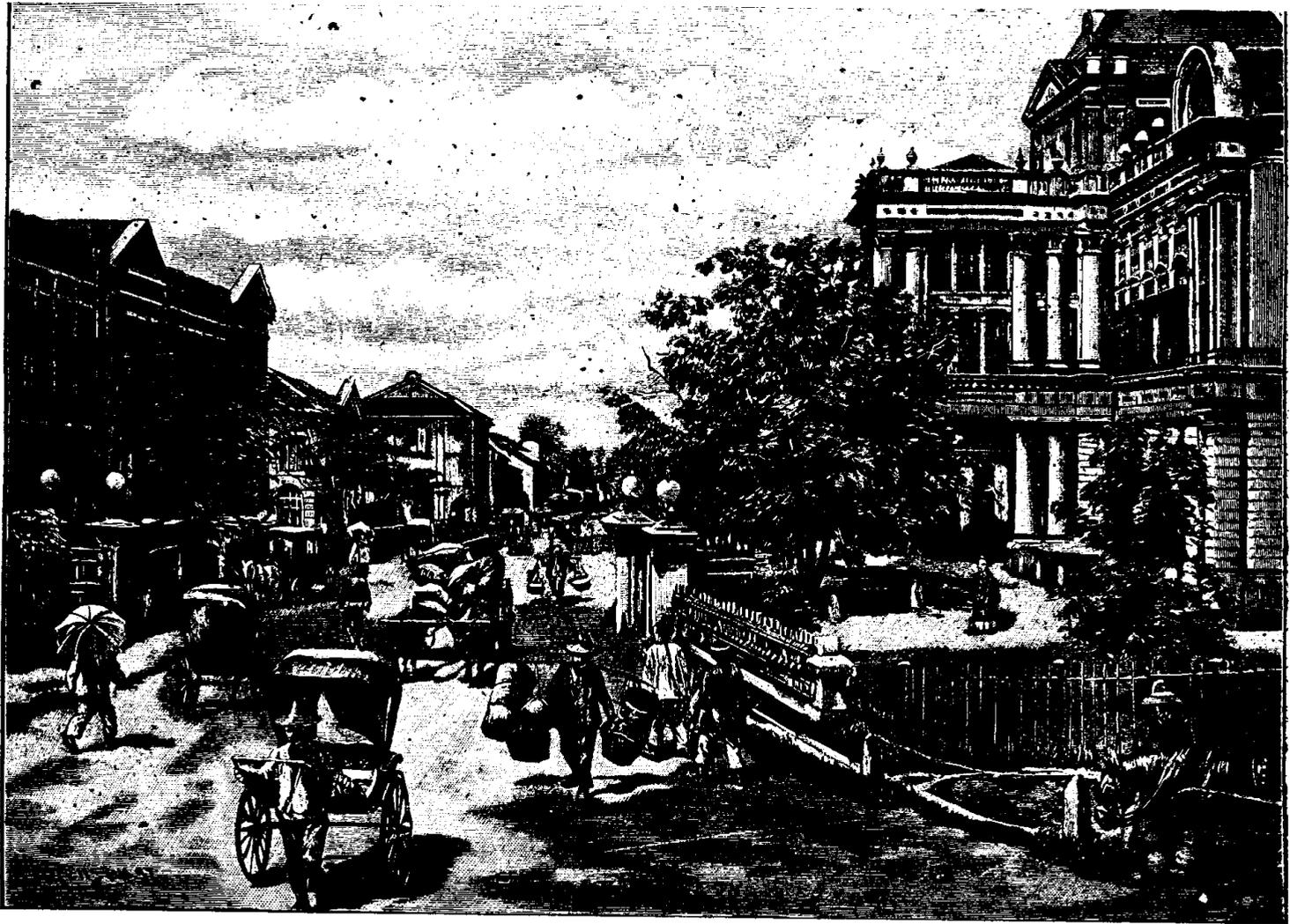
LE NID DE BOUVREUIL

Je me rappelle avoir trouvé une fois un nid de bouvreuil dans un rosier : il ressemblait à une conque de nacre contenant quatre perles bleues ; une rose pendait au-dessus tout humide. Le bouvreuil se tenait sur un arbuste voisin comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un noyer qui servait de fond à la scène et derrière lequel on voyait se lever l'aurore.

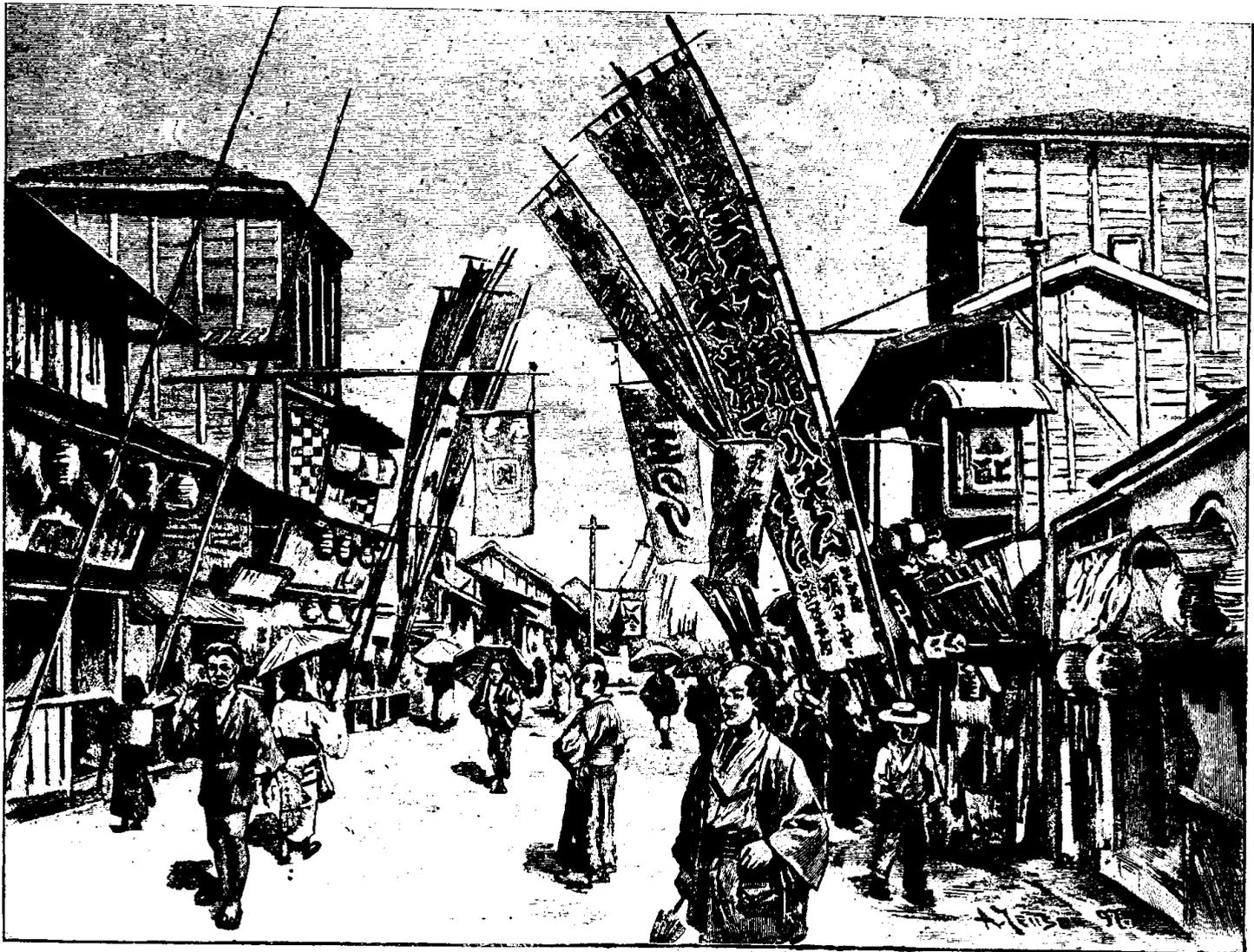
CHATEAUBRIAND



LA MORT D'UN ERMITE



SINGAPOUR (Indes Anglaises).—La rue du Pont



YOKOHAMA (Japon).—La rue des Théâtres

COURRIER DE LA MODE

CE QUI VIENT DE PARAÎTRE

La saison est vraiment très brillante et les nuances claires sont décidément adoptées, mais toujours mitigées par l'adjonction d'une couleur plus foncée, qui se pose en garniture. Dans ce genre, les petites ruches "plume" font merveille. Ce sont de mignons ruchés de mousseline de soie, qui garnissent aussi les chapeaux. Pour ceux-ci, on mélange souvent le tulle à la paille de soie. Un ruché, de tulle illusion, borde chaque galon de paille, et cette garniture donne une



légèreté extraordinaire à l'ensemble. Notre no 1 en donne une idée, quoiqu'il soit bien difficile de rendre, par un simple dessin, l'effet d'une ruche de tulle blanc de $\frac{1}{4}$ de pouce à peine sur une paille de soie d'une jolie teinte lavande bleuté. L'imagination des lectrices doit fatalement y suppléer. La paille de soie est très brillante et très souple et on compose avec elle de délicieux chapeaux, coiffant de façon très avanta-

geuse. Tous les chapeaux de printemps laissent le visage très à découvert. Nous montrons la forme demibergère, garnie comme nous l'avons dit, de ruchés de tulle, et sur le dessus d'un enroulement de tulle avec grosses roses blanches. De côté, nœud de velours gros bleu.

Notre second dessin montre une bien jolie coiffure en cheveux soufflés, c'est-à-dire à ondulation non marquée. On attachera ensemble, assez haut, la masse des cheveux sans serrer, et on ramènera les cheveux tout autour, tant avec le peigne qu'avec la paume des mains, pour obtenir une auréole bien égale. Ensuite, on tor-



dra en chignon en serrant bien la base et en attachant par des épingles d'écaille. Lorsque la coiffure sera tout à fait terminée, on enlèvera le ruban d'attache, qui devra être en soie, pour qu'il puisse glisser plus facilement. Ce ruban ne sert absolument qu'à soutenir les cheveux pendant qu'on les coiffe.

Parlons un peu des toilettes qui sont tous les jours plus compliquées, à cause des garnitures et coupées d'avance en forme. Cela est très commode et évite l'ennui d'appliquer des broderies ou des applications ou de faire broder, ce qui coûte toujours fort cher. Nous donnons par notre troisième dessin une bien jolie toilette, dont le devant est en soie



nuance "peau de serpent" avec feuillage de vigne de dentelle noire sur tulle blanc en incrustations. Chaque feuille de vigne se détache sur un transparent de satin gris argent. La

robe princesse, genre redingote, s'ouvre sur ce devant. Cette robe est en drap gris argent, très brodée et passémentée de tulle rehaussé de chenille, avec quelques fils d'argent, discrètement jetés çà et là pour marquer les grandes rosaces. Du velours gris sert d'encadrement au devant et arrête les revers de satin blanc, recouverts de ruchés de mousseline de soie grise, par des choux très serrés. Tout l'ensemble a grand air et remplit parfaitement le programme, assez difficile, de sortir en taille sans en avoir l'air.

L'ombrelle est recouverte de mousseline de soie grise, ruchée sur un dessous de taffetas changeant gris bleu.

NOTES ET FAITS

Chaîne d'or égarée

Le roi de Castille, Alphonse, ayant fait venir un riche marchand joaillier pour acheter quelques raretés, il arriva que celui-ci, en refermant sa balle, s'aperçut qu'il lui manquait une chaîne d'or. Il s'en plaignit au roi, qui, surpris et craignant pour l'honneur de sa Cour, se fit apporter un grand vase plein de sable, y plongea le premier sa main fermée, et ordonna à ses seigneurs d'en faire autant. Tous obéirent, et la chaîne d'or fut trouvée au fond du vase.

Anthropophagie

Montaigne, après avoir parlé de la coutume de certains Indiens qui, ayant fait des prisonniers, leurs ennemis, les font rôtir, les mangent et en envoient des *lopins* à ceux de leurs amis qui sont absents : "Je ne m'étonne pas, dit-il, que nous remarquions l'horreur barbare de cette action, mais je pense qu'il y a plus de barbarie à torturer un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par gehenne et tourments un corps plein de sentiments, le faire rôtir par le menu (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre ennemis anciens, mais entre voisins et concitoyens, et qui pis est, sous prétexte de piété et de religion) que de le rôtir et manger quand il est trépassé." (Les *Essais* de Montaigne sont datés de 1580).

Anecdotes

L'abbé O'Leary, prêtre catholique zélé, curé d'une paroisse d'Irlande, et fameux pour ses fines reparties, vivait en bons termes avec son voisin, le recteur de l'église anglicane de la même paroisse. Un jour l'abbé vit venir à lui tout essoufflé et paraissant très excité, le recteur qui lui dit :

— Oh ! père O'Leary, avez-vous appris la terrible catastrophe ?

— Non, lui répondit l'abbé ; quelle est-elle ?

— Imaginez-vous, répartit le recteur, que le fond du purgatoire s'est ouvert et que tous les catholiques qu'il contenait sont tombés en enfer !

— Oh ! horrible, horrible, dit le père O'Leary, comme ces pauvres protestants ont dû se faire écraser !...

Un beau trait d'avarice

Voici un beau trait d'avarice cité dans la mosaïque historique et littéraire du *Musée des Familles*.

C. Duperrier, qui se fit un nom par des poésies latines au XVIII^e siècle, mais qui n'est plus connu aujourd'hui que par la célèbre pièce que lui adressa Malherbe sur la mort de sa fille, Duperrier se trouvant un jour fort gêné, crut pouvoir s'adresser à Chapelain qui était aussi avare que riche. Celui-ci pensa lui faire une grande libéralité en lui donnant un écu. Et comme Duperrier semblait s'étonner d'une générosité si chichement mesurée :

— Nous devons, lui dit sentencieusement Chapelain, secourir nos amis dans le besoin, mais nous ne devons pas contribuer à leur luxe.

Singulier exemple d'éloquence oratoire

Le célèbre père Bridaine avait un genre tout particulier d'éloquence. Un jour prêchant à Cahors, raconte Mme Necker, il prit pour texte de son sermon : "Encore quarante jours et Ninive sera détruite." Et il s'exprima ainsi : "Vous pensez peut-être que je vais vous annoncer la destruction de votre ville ?—Non

mes frères. A la vérité, vous méritez de périr, comme les Ninivites, car vous êtes comme eux d'affreux pécheurs ; mais il s'est trouvé quelqu'un qui a intercédé pour vous. Et quel est cet intercesseur ? me direz-vous.— Est-ce votre saint patron ?—Non. Il est las de vos crimes, il ne parle plus en votre faveur.— Est-ce votre bon ange ?—Non.— Est-ce la sainte Vierge ?—Non.— Encore une fois, qui donc ?— Qui ? vous le dirais-je, mes frères ? Eh bien ! cet intercesseur, c'est le diable, qui a demandé la conservation de Cahors ; car, a-t-il dit, si j'ai besoin d'un concussionnaire, je le trouve à Cahors ; si j'ai besoin d'un brigand, je le trouve à Cahors ; si j'ai besoin d'un débauché, d'un avare, d'un orgueilleux, je le trouve à Cahors, etc."

Vieilles locutions

On dit communément, d'un homme qui a l'humeur insouciant et réjouie, "c'est un Roger-Bontemps." En voici l'origine : D'après les *Matinées Sénonaises*, Roger de Callery, qui vivait en 1538, était prêtre, poète et secrétaire de Jean Baillet, évêque d'Auxerre. Comme la gaité formait le fonds de sa poésie, il avait pris le surnom de Bontemps. On présume que de là vient la coutume d'appeler Roger Bontemps tout homme qui ne demande qu'à se divertir.

Selon le dictionnaire de Trévoux, cette expression proverbiale vient d'un Roger, seigneur de la maison des Bontemps, fort illustre au pays de Vivarais. Dans cette maison, le prénom de Roger était toujours affecté et propre à l'aîné ; et, parce que le chef de cette famille fut un homme fort estimé à la fois pour sa valeur, sa belle humeur, son amour de la bonne chère, on tint à gloire en ce temps de l'imiter en tout, et ceux qui l'imitaient se firent appeler Roger Bontemps. Et la coutume s'est conservée d'appliquer cette dénomination aux gens de ce caractère.

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de MAI qui a eu lieu samedi, le 3 juin, a donné le résultat suivant :

1 ^{er} PRIX	No	37,321....	\$50.00
2 ^e	No	19,109....	25 00
3 ^e	No	25,743....	15.00
4 ^e	No	131....	10.00
5 ^e	No	16,352....	5 00
6 ^e	No	963....	4 00
7 ^e	No	15,406....	3 00
8 ^e	No	27,151....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

175	8,342	13,642	21,781	30,713	34,121
697	9,717	14,136	22,159	30,910	34,210
1,121	10,061	14,524	22,512	31,192	34,411
1,264	10,323	15,019	23,315	31,216	34,500
1,433	10,512	16,443	23,716	31,427	34,621
1,786	10,731	17,125	23,910	31,629	34,728
2,021	11,038	18,912	24,186	31,810	34,912
2,396	11,242	19,734	25,210	31,914	35,378
3,142	11,518	20,121	26,319	32,119	36,189
3,516	12,156	20,313	27,542	32,424	37,240
3,910	12,513	20,715	28,911	32,915	37,522
4,243	12,764	21,017	29,243	33,141	38,118
5,076	12,920	21,124	30,041	33,229	39,745
6,115	13,241	21,413	30,152	33,714	39,913
7,819	13,427				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MAI, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

DANS LE NORD

La superbe excursion que prépare pour dimanche prochain, 11 juin, la Société Générale de Colonisation, sera à double détente. Pendant qu'une des ailes se dirigera vers Labelle, terminus de la ligne "Montréal et Occidental," l'autre aile se repliera sur Montfort et Arundel, via le chemin de fer de colonisation de Montfort, depuis la jonction Saint-Sauveur, sur l'embranchement principal du "M. & O." Cette seconde partie de l'excursion est sous le patronage distingué de la Société Canadienne d'Economie Sociale, dont quelques-uns des principaux membres seront du voyage, tels que Son Honneur le lieutenant-gouverneur Jetté, l'hon. juge en chef Sir Alexandre Lacoste, l'hon. M. Alphonse Desjardins, président, l'hon. M. L.-O. Laillon, l'hon. juge Ls Tellier, l'hon. M. J. Royal, M. R. Lemieux, M.P., et plusieurs autres personnages de distinction.

Le prix du passage n'est que de \$1.50 aller et retour, et les plus grandes facilités seront procurées aux touristes. Départ de la gare Viger dimanche matin à 8.30 hrs ; retour à 10 hrs p. m.

THEATRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Dr Jekyll and Mr. Hyde sont les attractions qui terminent la brillante saison théâtrale dont le Théâtre Français a régalié ses nombreux habitués. La pièce

étant très connue, n'a pas besoin d'être recommandée outre mesure ; d'ailleurs, la distribution des rôles est parfaite, qu'on en juge : M. Benjamin Horning tient le rôle du *Jekyll and M. Hyde* ; M. Walton Town-

send, celui de Utterson et le Dr Lanyon à un excellent interprète dans la personne de M. J. McGrane. Parmi les numéros du vaudeville, mentionnons particulièrement les Zarrows, qui sont les favoris du public.



Carrosses de Bébés

Le plus beau choix de Montréal aux plus bas prix.

MESDAMES,

Procurez à votre cher bébé un de nos carrosses en Rotin, avec roues en acier ou en caoutchouc—avec bourrures et ombrelles de luxe, gentiment garnies et de toutes nuances les plus nouvelles. Derniers styles à Bas Prix !

Comme choix, valeur, nouveauté et bon marché réel, nous éclipsons tout ce qu'on offre ailleurs.

RENAUD, KING & PATTERSON, 652 rue Craig, PRES BLEURY.

Cette Annonce vaut la peine d'être lue.

Cinq Mille Verges à 13c.

Une SERGE FRANÇAISE, tout laine, 38 pouces de large, a toujours été reconnue pour une marchandise de toutes les saisons, convenable pour les enfants, aussi bien que pour les grandes personnes, et extraordinairement bon marché à 25c.

Par un hasard exceptionnel, nous avons rencontré cette semaine un importateur qui avait besoin d'argent, et nous avons pu pour cette raison, acheter à notre prix, 5000 verges de cette SERGE que nous pouvons vendre au prix excessivement bas de 13c. la verge !!!

Nous regrettons qu'il n'en ait pas eu 20,000 verges de plus, nous les aurions toutes achetées, tant nous sommes convaincus que cette SERGE à 13c. nous sera une excellente réclame. Il faut la voir pour se rendre compte de la qualité supérieure, et des couleurs de choix, et que 13c. est juste la moitié de sa valeur. C'est un marché unique que nous offrons, et qui ne se répétera certainement pas pour cette marchandise. Profitez-en sans crainte. Les premiers jours que cette SERGE à 13c. a été exposée sur nos comptoirs, toutes les pièces ont été entamées, ce qui prouve que la marchandise, le prix 13c., et les couleurs sont exactement ce que nous en disons. De fait les nuances sont nouvelles et de goût.

Vert Nile, Vert Bouteille, Vert Herbe, Vert Feuille, Vert Pois, Vert Olive, Vert Bronze, Brun Pâle, Brun Foncé, Brun Bois, Rose Pâle, Rose Foncé, Saumon, Drab, Ardoise, Fane, Hélotrope, Pourpre, etc., tous à 13c. la verge pour une marchandise qui vaut 25c.

Notre assortiment d'Etouffes à Robes est un des plus considérables de la ville. Nous en faisons une spécialité.

Letendre & Arsenault
1493 Rue Ste-Catherine.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818.



LE SEUL
Journal illustré des Dames qui publie chaque semaine des gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est LA SAISON
60, Rue de Lille, Paris.
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous couvrant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

Tournez vos regards vers

VIAUVILLE

MAISONNEUVE

Vous jugerez que c'est la place de l'avenir. Nous nous mettons à la portée de tous les citoyens en général, car

Les PRIX sont accessibles à toutes les bourses.

Les TERMES de PAIEMENTS, 8 années à 4 pour cent d'intérêt.

Les CANAUX vont se faire immédiatement.

Le SITE est des plus favorables aux résidences privées.

Les CHARS des rues Ontario et Wellington, Ste-Catherine, Notre-Dame, se rendent, sans changement, aux terrains mêmes.

Le FLEUVE est à proximité de ces terrains, et offre aux résidents une nappe d'eau calme et navigable pour les embarcations les plus frêles.

Le PARC est en partie construit. Une promenade pavée en bois—longe le fleuve—des bancs confortables invitent le spectateur à s'asseoir dans ces lieux délicieux.

Le PANORAMA qui se déroule à votre vue—est sans cesse changeant—on ne peut s'en fatiguer—car la vue passe du fleuve aux montagnes—du parc aux campagnes parsemées de villages, sur la rive opposée.

La NAVIGATION déploie sous vos yeux les navires et embarcations de tous genres.

JAMAIS la NATURE n'a pu donner un terrain d'autant d'avantages palpables—joignant aux comforts de la ville—les beautés de la campagne—la limpidité des ondes—les bienfaits des eaux minérales qui ne s'obtiennent généralement qu'à force d'argent.

La SOURCE D'EAU MINÉRALE fera le milieu de ce parc enchanteur et sera à l'usage gratuit des résidents et du public visiteur.

L'EAU et L'ELECTRICITÉ sont tous les deux à l'avant, comme à la ville.

L'EGLISE et le PRESBYTERE sont en voie de construction et seront terminés cet automne.

ENFIN c'est une chance sans égale de devenir propriétaire dans un local privilégié sous tous les rapports.

Bureaux ouverts, sur les terrains tous les jours, de 9 a.m. à 9 p.m., le dimanche compris.

ED. BEAUDRY, Représentant.

TEL. BELL EST 774.

Et chez VIAU FRERES, 1294 rue Notre-Dame, la semaine, de 9 a.m. à 6 p.m.

J. B. DEGUISE, GERANT.

VISITEZ VIAUVILLE.

Tel. Bell Main 139.

REGARDS DE FEMMES

Ouvrez-vous, grands yeux, ouvrez-vous !
 Vous êtes le rayon où récite l'innocence ;
 O chers regards, chacun subit votre puissance—
 Ouvrez-vous, grands yeux, ouvrez-vous !

Baissez-vous, beaux yeux, baissez-vous !
 Si les premiers sillons des douleurs font la femme,
 En vous l'amour ternit le pur reflet de l'âme—
 Baissez-vous, beaux yeux, baissez-vous !

Fermez-vous, regards, fermez-vous !
 Sur l'Océan des pleurs la nuit funèbre tombe,
 Et, pour dernier sillon, la douleur a la tombe—
 Fermez-vous, regards, fermez-vous !

JULES GRISEZ-DROZ.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

LES DEGRÉS DE L'ALCOOLISME

Parmi les maux qui ravagent l'humanité, il en est un dont la responsabilité lui incombe tout entière et dont aucun microbe n'est coupable, encore que ses conséquences soient entre toutes néfastes. Je veux parler de l'alcoolisme que les statistiques nous montrent s'étendant comme une lèpre, à ce point que sur cent maladies constatées dans les hôpitaux, plus de vingt-cinq, c'est-à-dire plus d'un quart, en sont une conséquence.



LE PROFESSEUR LABORDE FAISANT SES EXPÉRIENCES SUR LES COBAYES

Tous les alcools mal distillés contiennent des poisons dont le plus terrible est l'aldéhyde pyromacique ou furfural ; par ordre de nocuité ils se rangent ainsi, en commençant par le moins nuisible : alcool de vin, alcool de grains, alcool de betteraves.

Tous les alcools bien rectifiés, c'est-à-dire ramenés à la série éthylique, ne sont pas plus dangereux, à quelque chose près, que l'alcool de vin.

Donc si l'on pouvait assurer leur fabrication parfaite, le danger pour la santé publique diminuerait dans de notables proportions : ne seraient plus alcooliques que les ivrognes invétérés.

Les liqueurs sont, d'une manière générale, plus vénéneuses que les alcools simples, parce qu'on y ajoute des bouquets, ingrédients chimiques qui sont des poisons très violents ; le plus néfaste de ceux-ci est l'aldéhyde salicylique, le pendant du furfural.

Pour rendre palpable l'évidence des propositions qui précèdent, M. le docteur Laborde, de Paris, fit, il y a quelque années, une série d'expériences qui comportent—écrivait Guy Tomel, auquel nous emprun-

tous les détails qui suivent—la plus âpre leçon de choses qui se puisse imaginer.

Le professeur prend trois cobayes du poids moyen de 350 grammes et leur injecte séparément un centimètre cube : 1^o d'alcool éthylique de vin ; 2^o d'alcool amylique, type des alcools impurs, des casse-poitrine du commerce ; 3^o d'essence d'absinthe.



Etant donné le poids de l'animal par rapport à celui d'un homme moyen de 70 kilos, et le degré de concentration des substances par rapport aux eaux-de-vie et liqueurs de consommation courante, la quantité injectée correspond à une absorption, pour l'homme d'un demi-litre de chaque liquide.

La façon dont elle est administrée n'a aucune influence sur les effets qui en résultent. Si on l'injecte chez les animaux, au lieu de le leur faire boire, c'est pour éviter que les révoltes possibles de leur estomac ne fassent manquer l'expérience et pour que les phénomènes soient plus rapides.

Ceci dit, voyons les résultats obtenus.

Au bout d'une minute et demie, le premier cobaye donne des signes d'ébriété manifeste, sa sensibilité, sa motilité paraissent accrues. Il réagit avec plus de rapidité qu'à l'état normal à toute sensation extérieure, si on lui touche par exemple l'extrémité d'un membre. Couché sur le dos, il se relèvera avec vivacité, en même temps il s'agite, court ici et là. Sa respiration est accélérée, un peu haletante. En l'examinant de près, on aperçoit ses oreilles agitées d'un petit tremblement nerveux et sa bouche salivant plus que de raison. Quelques instants plus tard on remarquera un certain engourdissement dans ses pattes de derrière, sans que pourtant cet engourdissement aille jusqu'à la paralysie. Quand l'accès sera passé, au bout de plusieurs heures, ces phénomènes disparaîtront, et l'animal pourra reprendre sa nourriture accoutumée, quoique avec un peu d'inappétence.

Le second cobaye a à peine absorbé son injection d'alcool amylique qu'il est saisi d'un tremblement général de tout le corps, son œil devient hébété. Bientôt il ne peut plus se tenir sur les pattes de derrière, l'arrière-train se paralyse complètement. Encore quelques secondes et il roulera sur le dos complètement insensible, en état de mort apparente. On peut alors lui faire toutes les excitations possibles, il n'y répondra pas, il est ivre-mort et la vie ne se manifeste que par de faibles mouvements respiratoires. Il dort au milieu de ses évacuations, dans sa turpitude. Cet état se prolongera vingt-quatre ou trente six



heures, après quoi surviendra un réveil comateux, une période d'abrutissement pendant laquelle l'animal aura de la peine à se mouvoir et à digérer les aliments.

Mais le spectacle offert par le troisième cobaye est autrement terrifiant :

Deux minutes après l'injection du centimètre cube d'essence d'absinthe il se raidit sur ses quatre pattes, bondit, puis retombe comme tordu sous l'empire d'une

folle souffrance. Ses prunelles se convulsent, deviennent hagardes, on y lit l'hallucination impulsive. Quand l'expérience est faite sur un chien, ce débû de crise n'est point sans danger. La bête devenue folle se précipite l'écume aux lèvres, cherchant à mordre comme en un accès de rage arrivé à son paroxysme, et à l'esprit du spectateur impressionné s'évoque le souvenir de ces drames du délire alcoolique dont on a si souvent lu les détails dans les faits divers des journaux, de ces brutes qui se précipitent une arme à la main, massacrant tout sur leur passage.

Le cobaye conserve cette supériorité sur la race humaine de ne point chercher à nuire, mais sa crise n'en est pas moins épouvantable. Voici que son échine s'arc-boute en demi-cercle, puis les convulsions commencent. Ce sont des soubresauts ininterrompus entrecoupés de cris plaintifs, les pattes s'agitent désespérément comme si elles nageaient dans le vide et chaque moment d'accalmie, bien court, est suivi d'attaques épileptiformes nouvelles et plus intenses, jusqu'au moment où la victime meurt après quarante ou cinquante minutes d'agonie.



Tel est ce spectacle hideux et inoubliable, même rapetissé à la faiblesse d'un animal de 350 grammes. Ceux qui ont été témoins d'agonies humaines, motivées par la même cause, peuvent seuls dire l'effroi qu'elles causent.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Mon premier sert d'amorce au poisson trop avide.
 Dans ses Psaumes, David a chanté mon dernier.
 Au collège on apprend à faire mon entier,
 Dans la langue d'Homère ou dans celle d'Ovide.

LOGOGRIPHE

Mon premier est, par la nature
 Déshérité de la chaleur ;
 Voulez-vous une préfecture ?
 Vous l'aurez en prenant mon cœur.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 786

Enigme.—Cloche.

Logogriphe.—Etable et Table.

GRAVURE-DEVINETTE



—Une petite charité, si vous plaît, pour l'amour de Dieu !

—Maman, où donc est papa, pour qu'il donne à ce pauvre ?

CHOSSES ET AUTRES

—A Londres, il se consomme 50,000 tonnes d'huîtres par saison.

—Des navires égyptiens faits de bois de cèdre, et vieux de 4,500 ans, ont été trouvés enterrés près des bords du Nil. Ils sont une preuve aussi intéressante qu'irréfutable de l'incorruptibilité de ce bois.

—Recueillons avec soin toute la suite de nos cheminées pour nos prochaines cultures de légumes, choux, tabac, et autres plantes délicates qu'il s'agit de protéger contre les vers gris, limaces, etc.

—Le savon est en usage depuis 3,000 ans, et l'on a retrouvé l'établissement d'un savonnier parmi les ruines de Pompéi. Le savon qui s'y trouvait n'avait pas perdu toute son efficacité, bien qu'il eût été enfoui depuis 1,800 ans.

—Dans sa longue vie, la Reine Victoria a bien peu voyagé à l'étranger. Elle n'a jamais été en Russie, au Danemark, en Autriche, en Suède, en Norvège, en Espagne ni en Grèce. Elle n'a visité aucune de ses colonies, ni aucune partie de l'Asie, de l'Afrique, ou de l'Amérique.

—L'adjudant général Corbin de l'armée Américaine vient de publier un rapport annonçant que le nombre de morts dans la guerre hispano-américaine, depuis le 1er mai jusqu'au 28 février 1899 a été comme suit : tués pendant l'action, 329 ; morts de leurs blessures, 125 ; morts de maladie 5,277 ; total, 5,731.

QUE D'EXISTENCES BRISÉES !

Tout cela pour avoir négligé un léger rhume qui a amené la bronchite, cette pourvoyeuse de la mort. Un unique flacon de *Baume Rhumal* aurait suffi pour éviter ce malheur.

—Les jupons de soie sont plus que jamais de mode, et jamais peut-être ils n'ont été aussi jolis que ce printemps. Ils sont garnis de ruches, de volants, de dentelles et il y en a même qui atteignent des prix très élevés. Les couleurs à la mode sont les rouges toutes nuances, les vert bronze, les jaune maïs et noir et es bleus.

GUÉRISON RAPIDE

Quelques doses de *Baume Rhumal* prises au début d'un rhume amènent une guérison rapide, sans souffrance.

—Le huitième numéro des *Lectures pour Tous*, l'intéressante publication de la Librairie Hachette et Cie, contient des articles dont les titres sont une promesse que le texte et les nombreuses gravures qui l'accompagnent réalisent à souhait :

M. Félix Faure.—La Fureur de l'or à l'Alaska : 1. Sur les routes du Klondike ; Ecoles d'Animaux savants : Sujets d'Elite, comment on fait leur Education ; Sergent Bourgogne, des Vélites de la Garde Impériale. Campagne de Russie, 1812-1813 ; Le Supplice de Goetz à la main de fer, nouvelle ; Le Cœur de l'Islam : Les Pèlerinages à la Mecque ; Comment Londres fut englouti il y a neuf ans, fantaisie humoristique ; Les Héros du "Merrimac" : Episode de la Guerre Hispano-Américaine ; L'Impôt sur le Revenu, Ruine des Travailleurs ; Le Roman d'un Roi, roman par Anthony Hope.

Tels sont les articles qui font de cette Revue populaire le recueil le plus varié, le plus attachant et le plus abondamment illustré.

—Le numéro, 50 centimes.—Abonnements : Un an : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr. ; Etranger, 9 fr.

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

**...TRAITEMENT DOMESTIQUE...
Contre l'Ivrognerie**

Nous guérissons plus de patients que ne le fait n'importe quel remède au monde contre l'abus des liqueurs. C'est parce que nous traitons nos patients à domicile, épargnant par là, du temps, des dépenses et l'obligation d'aller se faire traiter publiquement dans un institut, parce que nous ne donnons pas d'injections hypodermiques dont les effets sont si funestes, et que nous donnons des toniques efficaces ; parce que nous ne faisons pas seulement disparaître le désir de boire, mais que nous guérissons les maladies causées par l'abus des liqueurs enivrantes.

Avec notre système de correspondance, chaque patient reçoit un soin et des instructions privément. Nous avons reçu, d'hommes distingués et bien vus dont l'influence ne s'achète pas, de meilleures recommandations que n'en a jamais reçu n'importe quel remède de l'univers. Parmi ces personnes qui recommandent si hautement notre traitement se trouvent le Rév. E. Strubbe, vicaire de St-Anne, le Rév. J. A. McCallen, de St-Patrice, le Rév. Canon Dixon, recteur de St-Jude ; le Rév. M. Taylor, pasteur du Centenary Methodist Church. Renseignements et traité sur l'alcoolisme envoyés gratuitement sur demande dans une enveloppe cachetée ordinaire. Adressez : THE DIXON CURRÉ CO., 40 AVENUE DU PARC, MONTREAL.

HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.
Moderne et confortable
Prix populaires.
TELEPHONES : BELL, MAIN 1603. MARCHAND, 660.
Bureau de Télégraphie : Great North Western et C. P. R.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Un Témoignage

Il nous fait plaisir de constater que notre clientèle apprécie notre manière d'annoncer nos marchandises. Chaque jour des pratiques nous rendent **Le Témoignage**, qu'elles trouvent chez nous précisément ce que nous annonçons. Les **8 Spécialités** ci-dessous mentionnées, offertes à 50 p.c. au-dessous de leur valeur réelle, devraient vous inciter à venir nous voir en grand nombre.

Un **Job Gingham** Zéphire, 30 pcs, tramés soie, rayures gaufrées, 40 nuances différentes, valeur réelle 25c. pour 10c.

Une quantité **Crépons** noirs, soie et laine, cette marchandise ne restera pas longtemps en stock à 55c. la valeur réelle est de \$1.00.

Un lot d'**Indiennes Américaines** Percules, 34 pcs, valant 12½c. pour 9½c.

Un lot **Couvre-Pieds** blancs, HONEY-COMB, 10/4, 11/4, beaux dessins, valant \$1.50, prix spécial 95c.

Tweed Anglais, tout laine, valeur réelle 75c., prix spécial 39c.

Un lot **Bas** cachemire, par côtes et unis, valant 75c., seulement 35c.

Une quantité **Jupes** Alpaga, noir et couleur, broché et uni, toutes les longueurs. Prix spécial \$1.75, elles valent \$3.50.

Un lot **Parasols** fantaisie, manches très chics, valeur réelle \$3.50, prix spécial \$1.95.

Sont attachés à notre magasin, une modiste et un tailleur, tous deux très habiles dans l'art de la confection, de laquelle nous faisons une spécialité.

Mr Charles L. A. Dozois, qui est à notre emploi, invite ses nombreux clients à venir le voir.

J. H. Brossard & Cie

1453, rue Ste-Catherine
TEL. BELL EST 757. Angle rue Montcalm

La Banque d'Epargnes

DE LA
Cité et du District de Montréal.

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de huit dollars par action sur le capital de cette institution a été déclaré et sera payable à son bureau principal à Montréal, le et après lundi, le 3 juillet prochain. Les livres de transfert seront fermés du 15 au 30 juin prochain, ces deux jours compris. Par ordre du Bureau des Directeurs.
HY. BARBEAU, Gérant.
Montréal, 31 Mai 1899.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Voitures pour enfants depuis \$1.50 à \$25.00. Vélocipèdes, express depuis \$1.00 à \$5.00. Balles à jouer, battres, base-ball, mitaines, crosses, outils de jardinages, hamacs, etc.

Livres de messe, chapelets, étuis, images et un grand choix d'articles souvenirs de premières communion. Un catalogue est envoyé sur demande.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSEES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les
CAPSOLES L. KIRN
à l'Extrait éthéré de
de **FOUGÈRE MAÏE** Pure
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUSSOU,
24, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

LAPRÈS-LAVERGNE
Photographes
N°360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.
BUREAU
TEL. MARCHANDS 843
BELL EST 1285
RÉSIDENCE
TEL. BELL EST 1743

LE MONDE MODERNE

Grandes Revues mensuelles.
Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$1.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 : un numéro, 30 cts.
En vente à la librairie Fauchille.

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

RÉJOUISSÉZ-VOUS, MESDAMES

Oui, réjouissez-vous, vivez-vous à la joie la plus vive, à l'allégresse la plus complète ! Désormais, votre ennemi acharné ne pourra plus vous nuire. Il est vaincu, anéanti par le merveilleux remède.

LE RÉGULATEUR DE LA SANTÉ DE LA FEMME DU DR J. LARIVIÈRE. Il guérit radicalement et promptement cette terrible affection, le **BEAU MAL**. Donc, mesdames, plus de crainte à son sujet. Riez et chantez, une nouvelle ère de bonheur se lève pour vous.

—Vous qui souffrez, vos douleurs vont finir, par l'emploi de ce merveilleux spécifique de toutes les affections qui vous torturent. En vente chez tous les pharmaciens ou écrire au Dr J. LARIVIÈRE, Manville, R. I., pour avoir sa liste de questions secrètes.

Plumes et Duvet et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix !

Montreal Feather Co.

476, Rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.
Tel. Bell Est 290.



La Silverine Nettoie et Lave Tout !

Ne détériore ni le linge, ni les meubles, ni les prélatrs, ni aucun métal — Met les mains comme du satin — Rapide, hygienique et sans fatigue.

Tel. Bell Est 836.

La Silverine Company, 1427, rue Ste-Catherine, Montréal

LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci : Doit-on manger, boire, ou s'en priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif ?

On doit se priver De tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles hygiéniques suivantes :

On doit Manger Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes digestifs durant la nuit.

On doit Boire Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur, sans répression réactionnaire le matin.

BOVRIL

FUNERAILLES DE PREMIERE CLASSE PAR ABONNEMENT

Si toutes les familles se rendaient compte des avantages qu'il y a d'appartenir à La Société Coopérative de Frais Funéraires, elles seraient toutes abonnées. ...Le malheur nous prend généralement au dépourvu; les membres de la Société Coopérative de Frais n'ont pas à s'inquiéter quand le malheur arrive, La Société Coopérative est là pour remplir ses obligations.

Une minime souscription annuelle vous assure des funérailles de première classe.Demandez nos agents, ou arrêtez à notre bureau où les renseignements nécessaires vous seront donnés.

La Société Coopérative de Frais Funéraires
- - - 1756 STE-CATHERINE - - -

C'EST VOTRE FAUTE

Si vous souffrez de la chaleur près de votre poêle à charbon ! ! !

Pourquoi ne pas vous procurer un de nos poêles "INSURANCE" ? C'est le seul poêle à Gazoline qui ait été déclaré parfait par les experts qui l'ont examiné.

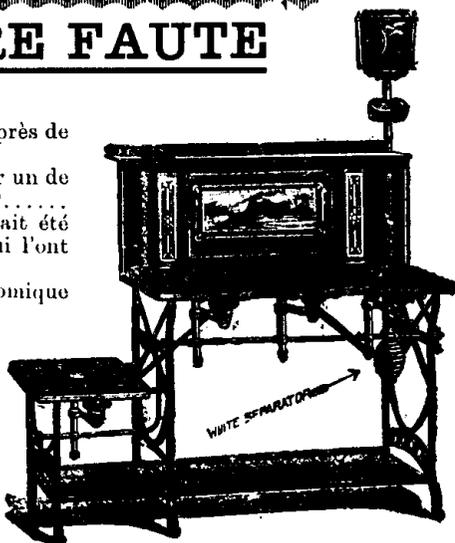
Il est très facile à opérer, économique et très élégant.

- - OFFRE - -

Nous offrons gratuitement un magnifique poêle "Insurance" de \$35 à toute personne qui pourra nous rapporter un accident arrivé à ceux qui font usage du poêle à Gazoline "Insurance."

Tel. Bell Est 1535.

AMESSE & CIE, 1818, Ste-Catherine, Montréal.
Seuls Agents pour le Canada.



MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Pardon, Mesdames !



Un mot de nos magnifiques offres de juin. Lire notre tableau de "Bargains" c'est se convaincre des multiples et alléchants avantages que vous trouverez au "Grand Magasin de l'Ouest" seulement, en fait d'articles de toilette, dont la nouveauté et l'élégance plairont aux plus difficiles. A toutes celles qui pratiquent sérieusement l'économie, nous leur conseillons de venir voir.

Lot Extraordinaire

d'Etoffes à Robes,

Soie et laine, patrons clairs et foncés. Une grande nouveauté pour robes de toilette. Valeur 90c pour 49c

Nouveauté Parisienne !

Gros lots de parasols, venant d'être reçus d'une grande maison française. — Choix superbe et occasion sans pareille. Valeurs 35c à \$4.00

Chiffon de Soie

Le véritable article nouveau et le plus élégant pour garnitures et matinées. C'est un "job" obtenu des dernières importations d'été! Rien de beau et de bon marché comme cette marchandise, qu'on devra s'arracher au prix de 40c à 50c. Très grandes largeurs.

Soies de Fantaisie !

Ces soies offrent un magnifique choix — Rien de semblable dans aucun autre magasin. Prix chez Larose seulement 25c

Chiffon Gaufré !

Avec dentelures de fantaisie, valant 20c, pour 8c

Dentelles Françaises

Plissées. — Quelques nuances seulement, de qualité extra à 8c

Soies rayées et nuancées

Dans toutes les nuances. — Servant pour matinées de luxe et garnitures de chapeaux et autres. Venez voir ça ! Bon marché à \$1.25, pour 59c

Nouveauté en Ceintures !

Toutes les dernières nouveautés dans les ceintures. En cuir, chiffon, paillettes, argentées, oxidées et à médaillons — Un immense choix aux prix de 8c, 10c, 15c, 25c à \$1

Corsets, Madame !

Superbe choix de corsets d'été à jour — double fil — une valeur réelle — avec dentelles de fantaisie — le véritable article des chaleurs — coupe parfaite et très durables, valeur 55c, pour 35c

CORSETS

"Frontenac" et "Élégant"

Deux marques que nos élégantes aiment beaucoup. Valant 60c, pour 39c

Bas de Fantaisie !

Carreautés et rayés de mille et une couleurs — haute nouveauté pour femmes et enfants. Les plus beaux bas du marché, à bas prix spéciaux. Renommée extraordinaire dans ce département.

Voilettes du Jour

Tout ce que le caprice de la mode a créé de nouveau en fait de voilettes, nous l'offrons dans les plus petits prix ! Spécial à 10c

Dentelles Supérieures !

Une collection de choix à faire rêver les plus difficiles et les plus économes. Valant le double ! 12c à 30c

Gants d'Été

Gants de soie, de kid, fil avec rayures de fantaisie — des meilleures marques — tout ce qu'il y a de plus nouveau à 15c et plus.

Exposition de Matinées

Les plus nouvelles — Rien de plus frais et de plus élégant. En soies, indiennes, mousselines, soies ombreées nouvelles et tous les genres de la saison, à 39c et plus

Corps de Dames

De la plus haute fantaisie, vaste choix depuis 7c et plus.

Coupons de Prélarts !

A voir ces nombreux et beaux coupons que nous offrons à 15c

Nos Magnifiques Vitrines

Offrent un grand étalage de nouveautés de la saison, marquées à des prix incroyables de bon marché. — C'est réellement merveilleux d'élégance. Aussi les passants manifestent ouvertement leur admiration pour toutes les jolies choses que nous exhibons.

S. A. Larose,

Propriétaire du "GRAND MAGASIN DE L'OUEST,"

COIN DES RUES NOTRE-DAME et AQUEDUC

Heures de Bureau : de 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 2152.

VICTOR ROY, THEO. DAoust,

ARCHITECTES,
Experts.
Membres A. A. P. Q.
103 rue St-FRANCOIS-XAVIER, C-in rue Notre-Dame,
MONTREAL.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
l'ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D' "PETIT
DYSPÉPSIE - ÉPUISEMENT" avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 10, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

MONFORT HOTEL.

SITUÉ A MONFORT SUR LE
Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé
aux malades. Cuisine par un chef français,
32 chambres doubles et simples, spacieuses et
confortables. Les Sportmen y trouveront
sport et confort complets. Conditions raison-
nables.
F. DUBOIS, Gérant.
J. H. CHALES, Propriétaire.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année.
Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne
à ses abonnés 7 pages de musique grand for-
mat, des articles musicaux, des monologues,
comédies, biographies, ainsi que des portraits
et autographes. Abonnements: Union postale,
un an 8 fr., six mois 4 fr., 50c. Le numéro spéci-
men, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Co., bou-
levard Saint-Germain, 79, Paris.

Mme ADOLPHE MOREAU

Guérie par les bons conseils et les bons traitements des médecins spécialistes des Pilules Rouges du Dr Coderre

Importance pour les femmes malades d'aller voir ou de consulter par lettres ces médecins spécialistes si renommés pour guérir toutes les maladies des femmes

Un grand nombre de femmes prennent les Pilules Rouges du Dr Coderre sans obtenir le résultat qu'elles attendent de ce remède qui peut toujours guérir. Il est de la plus haute importance, lorsqu'une femme souffre et suit un traitement, qu'elle suive ce traitement avec tout le soin nécessaire afin d'en obtenir le meilleur résultat possible. Nous constatons heureusement que, dans bien des cas, des femmes malades ont pris les Pilules Rouges du Dr Coderre, et elles se sont guéries rapidement et pour toujours. D'autres femmes peuvent avoir pris les Pilules Rouges du Dr Coderre sans obtenir une satisfaction aussi complète, une guérison aussi rapide. C'est à ces femmes, c'est à ces jeunes filles que nous demandons d'aller consulter les médecins spécialistes des Pilules Rouges du Dr Coderre à leur bureau de consultation, No 274 rue St-Denis, Montréal. Celles qui demeurent trop loin peuvent les consulter par écrit; à leur demande nous leur enverrons gratuitement des blancs de questions pour traitement.

Nos médecins ont un succès vraiment étonnant dans cette manière de soigner et, tous les jours, nous recevons des certificats de femmes qui doivent leur guérison à nos médecins spécialistes, grâce à leur système de consultation par écrit. Mme Moreau, dont nous publions aujourd'hui le témoignage, devrait être pour toutes les femmes un encouragement, et toutes devraient se faire un devoir de suivre son exemple.

Elle dit: " Depuis deux ans j'étais bien souffrante et le médecin ne pouvait rien faire pour me soulager. J'avais des douleurs dans l'estomac, faiblesse de cœur, la respiration courte et difficile et j'étais toujours étourdie. J'avais le corps si enflé que je ne pouvais pas m'habiller et les douleurs que j'éprouvais étaient atroces. Le médecin me disait que j'étais hydropique. Un jour, ayant lu sur un journal la guérison, par les Pilules Rouges du Dr Coderre, d'une femme malade comme moi, je m'en fis acheter et commençai à en prendre. En même temps j'écrivis aux médecins spécia-



Mme ADOLPHE MOREAU

listes pour un blanc de questions pour traitement. Après l'avoir rempli de mon mieux, leur disant telle que j'étais, il me répondirent en m'expliquant ma maladie, et il se trouva que, au lieu d'être hydropique, c'était le retour de l'âge qui me faisait tant souffrir. Je suivis leur traitement à la lettre et en même temps je prenais suivant la direction les Pilules Rouges du Dr Coderre. Aujourd'hui je suis débarrassée de cette cruelle maladie et de tous les symptômes qui l'accompagnaient toujours. Je fais mon ouvrage seule et suis comme on ne peut mieux. En même temps que ce certificat, je vous envoie mon portrait que vous voudrez bien publier sur les journaux. De cette manière, je veux prouver ma reconnaissance et en même temps aider aux femmes qui souffrent en leur donnant le moyen de se guérir." Madame Adolphe Moreau, St-Paul, Comté de Joliette, P.Q. Voilà, mesdames qui souffrez du retour

de l'âge, ce que les médecins spécialistes et les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent faire pour vous.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont fait leur preuve, et les femmes qui sont malades et qui ne les prennent pas, agissent par négligence, car elles savent parfaitement qu'elles sont le seul remède pour toutes les maladies des femmes. Nous publions sans cesse des témoignages de femmes bien connues et qui ont été guéries soit d'irrégularités, ulcérations, tiraillements, constipation, mal de reins, de côtes, tiraillements d'estomac, dyspepsie, douleurs entre les épaules, perte de sommeil, de mémoire, maux de tête et palpitations du cœur; pour les maladies de l'âge critique, elles font désenfler les pieds et les mains, et tous ces étourdissements suivis de chaleurs qui montent soudainement à la tête et ensuite laissent les femmes dans un grand état de faiblesse. Elles sont aussi particulièrement recommandées aux jeunes femmes, elles leur donneront les forces et le courage nécessaires pour passer heureusement les époques redoutées par tant de femmes.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAIN, MONTREAL, CAN.

**Grandiose
Atelier de
Photographie!**

Maison Etablie
en 1868.



Le nouvel atelier si moderne de H. E. Archambault devrait être visité de toutes les personnes qui s'intéressent aux choses artistiques.

C'est une merveille du genre. Cet atelier possède la Lumière la plus grande et la plus parfaite d'Amérique.

Spécialités Tous les Genres en
Photographie Artistique
et de Fantaisie.

ARCHAMBAULT

No 2192 rue Notre-Dame.

Nouveautés, Modes, etc., etc.

Au Magasin Populaire de l'Est

Soit notre assortiment varié,

Soit la modicité de nos prix.

Soit notre prestige.

Pour une raison, ou une autre, nous constatons que notre changement de local a eu pour effet de faire augmenter nos affaires. Les clients habitués au magasin du coin continuent à venir. Nos pratiques attirées nous ont suivis, pendant que plusieurs nouvelles attirées par nos bargains exceptionnels ont suivi le courant.

Nous espérons que la liste suivante des spécialités vous intéressera assez pour venir nous voir.

Chapeaux garnis, élégants, chics, rien de commun, depuis \$1.25 à \$12.00.

Lingerie pour dames, garnie de dentelle, ou broderie, bien finie, faite avec du bon coton blanchi, dans tous les prix.

Robes de Chambre, en Indienne, jupes larges, depuis 75c. à \$2.00.

Costumes en Toile, prix très spécial \$3.50.

Costumes en Piqué blanc, gilet compris garni braid, seulement \$5.00.

Jupes de Robes en Toile et Piqué, très bon marché.

Jupons; un assortiment très bien choisi, Satin ou Soie, depuis \$1.25 à \$7.50.

Matinées, Soie dans tous les prix jusqu'à \$6.00, celles de \$2.50 valent la peine d'être vues, et achetées.

1 Job **Gants** Soie noire et couleur, vendus à juste la moitié de leur valeur, depuis 15c. en montant.

Notre assortiment de **Cravates** et **Ceintures** pour dames est considérable, c'est dire qu'il y a du choix. Il en est de même des départements de **Mousselines, Zephyrs, Indiennes** et **Tweeds**. Nos marchandises sont nouvelles. Nos prix sont bas.

Les tramways des rues Ste Catherine et Amherst passent à notre porte

1501 SAINTE-CATHERINE

Archambault Frères

HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande. **PASTILLES du Dr. JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1175 Notre Dame.

L. J. A. SURVEYER
6, rue St-Laurent.

QUINCAILLERIE, USTENSILES DE CUISINE, OUTILS, COUTELLERIE, &c.

SPECIALITES DU PRINTEMPS!

OUTILS de JARDINAGE, ESCABEAUX, BALAIS A TAPIS, TORDEURS ET MOULINS A LAVER, COLLIERS DE CHIENS.

RASOIRS SURVEYER



★ VIN ★
ST-LEHON

Naturel, Tonique, Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE,

Seuls agents au Canada.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P. D. - D. A

FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.

1613 Ste-Catherine, pte de la rue? St-Hubert

LE RIFLE

maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr. Rameau**. Ce remède infatigable, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr. Rameau**. Entre autres, un cas de Rile de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours. **Maladies de la Peau**

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc. Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Abonnés

1154 80-11-07

LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L.tée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Accords de Pianos ...par M. J. Rivet

20 années chef du département des accords à la maison L. F. N. Pratte & Cie

S'adresser chez M. J. A. BOUCHER, Marchand de Musique, 1622 Notre-Dame

PHONES: Bell Main 1850; March. 457.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux!

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

Le Petit Windsor



Restaurant des Gourmets

101, RUE ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop. A. CLOUTIER, Gérant.

OUVERT D JOUR ET DE NUIT.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Deux pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

Corsets (D & A) J. B. A. LANCTOT

Tous nos corsets de 35 cts et plus, le BOUT des ACIERS est RIVE; ce qui EMPÊCHE de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas AILLEURS. Spécialité dans les hautes marques de Corsets: "P. N.," "D. & A.," "R. & G.," "W. C. C.," etc. Corsets d'été en net de santé, 35c en montant. Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants 25c.

Gants de Kid

Gants réparés à peu de frais.

BON MARCHÉ. — Gants et Menottes, soie, taffetas, coton, pour Dames et Enfants. Prix 10c., 15c., 25c. et plus la paire. Spécial: Crème et Banc.

J. B. A. LANCTOT, - - 152, RUE ST-LAURENT, FABRICANT DE GANTS.

Téléphone Main 3187, 1e page du nouveau livre.

NOUVELLE

Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés. Aussi journaux français illustrés, artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL



AVANT

APRES

Dentier Garanti \$5

Pont et Couronne en or, \$4.00 la dent.

Nous donnerons \$1000 de récompense à quiconque prouvera que notre travail n'est pas supérieur à celui pour lequel vous payez au moins le double.

Institut Dentaire Canadien

395, rue Rachel, coin St-Denis

TEL. BELL EAST 846

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé, St Louis de Gonzague.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger.... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Credit Lyonnais** et celles de la **Société générale** de France et de l'Etranger.



Il trouva à la porte du manoir le vieux marquis entouré de ses gens.—Page 24, col. 3

LA ROCHE-QUI-TUE

HAINES DE RACE

(SUITE)

La bière fut ouverte en présence de la supérieure, de l'aumônier du couvent, du marquis de Féror, de l'abbé Kerhuel et des frères Prigent.

Un même cri d'indignation et de vengeance jaillit de la poitrine des quatre derniers témoins.

La dépouille qu'ils avaient sous les yeux n'était point celle de la comtesse Ameline de la Croix de Kergroaz.

Il y avait eu substitution de cadavre. Ce corps était celui de Marie-Ange Le Gac, femme de chambre de la comtesse.

Or qu'était devenue celle-ci ? Était-elle vivante ou morte ? Dououreux problème, et qui parut à l'abord insoluble.

La religieuse, épouvantée du forfait dont elle avait été la complice involontaire, voulut réclamer l'intermédiaire de la justice.

Le marquis de Féror, le chapelain et les deux frères s'y opposèrent et donnèrent de cette opposition d'excellentes raisons.

Puisque le corps retrouvé et inhumé sous le faux nom de la comtesse était celui de la servante Marie-Ange Le Gac, il était à supposer, selon toute vraisemblance, qu'Ameline était vivante encore, et que son criminel époux, tout en faisant croire à sa mort, la tenait séquestrée sans doute. Si la vérité était divulguée, n'était-il pas à craindre que la jeune femme ne devint vraiment la victime de l'odieuse complot tramé contre elle ?

La supérieure et l'aumônier se rendirent à cet argument, et il fut décidé que jusqu'à nouvel ordre on garderait le silence sur le crime mystérieux dont on venait de découvrir l'abominable perpétration.

Un acte authentique fut dressé par les soins du notaire de la communauté, et chacun des témoins en reçut une expédition certifiée conforme. Puis le mar-

quis de Féror, abattu par cet événement sans exemple, le chapelain, les yeux pleins de larmes, et les deux frères, le cœur ulcéré par la haine et par un âpre désir de vengeance, reprirent le chemin du manoir devenu la propriété du misérable assassin d'Ameline.

Comme ils repassaient par Carhaix, la nouvelle de l'étrange trouvaille faite sur les terres du comte de Plestin leur parvint.

Mêlés à la foule, les deux frères pénétrèrent dans la maison commune du bourg et reconnurent Ameline sous la funèbre parure que lui avaient préparée la piété et la sympathie d'une population attendrie par la beauté et le malheur de cette femme inconnue. Car, chose stupéfiante, due peut-être à ce détail que la comtesse était revêtue des atours de sa femme de chambre, dans cette multitude empesée, où se trouvèrent assurément plusieurs des tenanciers de la jeune morte, Alain et Jean furent seuls à la reconnaître. Peut être aussi la crainte d'une dénonciation calomnieuse, partant dangereuse, retint-elle les langues, qui n'eussent pas demandé mieux que de se délier.

Quoi qu'il en fût, les deux frères formèrent sur-le-champ et exécutèrent le projet hardi d'enlever le corps.

Un vague espoir les soutenait dans cette audacieuse tentative. Ameline sujette à de longues attaques de catalepsie, vivait peut-être encore.

A cette époque, depuis deux ans déjà, Alain et son frère faisaient partie d'une redoutable association qui unissait, dans une communauté de haines contre l'étranger et de protestation contre les abus du pouvoir central, tous les hommes de la côte septentrionale de la Bretagne. La société occulte de la Kerret-ar-laz avait eu pour principal fondateur le propre aïeul des frères Prigent. Leur nom les désignait donc d'emblée aux suffrages de leurs compagnons. Aussi, à la mort du dernier chef, qui avait péri dans un naufrage, Alain

Prigent fut-il élu à la presque unanimité des voix. C'étaient dix mille bras formidables que cette Société mettait ainsi à la disposition d'un homme intelligent et hardi. Alain Prigent de Bocenno possédait au suprême degré le courage et l'intelligence. Il possédait en outre cette qualité sans laquelle il n'est pas de véritable grand homme : c'était un grand cœur.

Ce fut au zèle de ses compagnons qu'il fit appel en cette difficile circonstance, et leur dévouement fut à la hauteur de son propre courage.

Or, ce qui s'était passé, et qu'il devait apprendre plus tard de la bouche de la comtesse ressuscitée, avait été fort simple en soi.

Le crime était depuis longtemps conçu et prémédité par ses auteurs.

Le comte Arthur n'y avait pas pris une part directe. Il en avait laissé le soin à ses trois âmes damnées.

Ces trois âmes damnées étaient le baron de Saint-Julien, l'anglais James Sholton et le domestique Ralph Gregh, dit Killerton.

Tous trois, en servant les intérêts de leur ami ou de leur maître, servaient aussi leur propre haine : tous trois avaient une vengeance à satisfaire. Ils avaient gardé le cuisant souvenir de la correction infligée par Alain Prigent et de l'ordre d'éloignement donné par la comtesse.

Sholton avait dit à Arthur de Kergroaz, avec une brutalité toute britannique :

“ Je lis dans votre pensée, mylord. Remettez-vous à moi du soin de vous débarrasser de votre femme. Il n'y a que les morts qui se taisent.”

Et Saint-Julien, gentilhomme besogneux, pervers jusqu'aux moelles et roué entre tous, avait tenu ce propos analogue, mais qui semblait indiquer des procédés d'action entièrement différents de ceux du capitaine anglais :

“ Si vous voulez vous fier à mon honneur, je me charge de vous en défaire sans effusion de sang ni rien qui soit malpropre.”

Ce coquin avait des délicatesses. Il aimait le crime élégant qui ne laissait pas de taches, c'est-à-dire pas de traces.

Ce que voyant, le grand seigneur anglais avait réuni ses deux fidèles et leur avait formulé cette nette auto-risation :

“ Faites pour le mieux. Je vous laisse carte blanche. Partagez-vous la besogne. Je ne demande qu'une chose, c'est qu'elle soit proprement faite. Et comme vous pourriez ne pas vous entendre absolument, je vous adjoints Killerton pour vous départager.

Or, la besogne, on le sait, avait été “ proprement ” faite.

Dès que les trois berlines s'étaient engagées sous le couvert des bois, le comte Arthur, sous prétexte de mieux assurer le repos de sa femme, lui avait fait céder celle des voitures qu'occupaient les femmes de sa suite, deux servantes amenées d'Angleterre auxquelles Ameline avait adjoint l'infortunée Marie-Ange Le Gac, sa femme de chambre.

L'usage des stupéfiants commençait à se généraliser en Europe au service de la chirurgie. Saint-Julien le connaissait bien.

Il y eut fort habilement recours.

Quelques gouttes d'opium versées dans la boisson des deux jeunes femmes permirent la substitution de l'une à l'autre. Les servantes anglaises se chargèrent de faire endosser à Marie-Ange les vêtements de sa maîtresse, qui à son tour revêtit la toilette que l'infortunée femme de chambre s'était confectionnée avec soin pour les noces de la comtesse.

Et tandis que la berline des épousés allait verser d'une manière fort imprévue sur les pentes du gouffre du Huelgoat, celle qui emportait Ameline endormie courait sans débrider et au risque de tuer les bêtes, sur la mauvaise route forestière qui, laissant Morlaix à gauche, gagnait alors le territoire de Plestin par le gros bourg de Plouigneau.

Le moment était venu pour les bandits de perpétrer leur abominable forfait.

Mais, si le moment était venu, le courage du crime à commettre leur faisait défaut.

Deux d'entre eux, du moins, en étaient totalement dépourvus : c'étaient les deux Anglais.

Seul l'odieuse baron avait la force et la lucidité d'esprit suffisante pour mener à bien l'assassinat dont depuis longtemps il caressait le projet.

Sholton, officier fort brave en tout autre cas, n'avait pas la férocité de son acolyte Ralph Gregh. Mais, en bon insulaire qu'il était, il avait trouvé le moyen infailible de se donner du cœur pour l'horrible besogne. Il avait bu copieusement.

La berline continua sa course pendant une heure encore, ce qui permit à Killerton qui faisait l'office de cocher, de se dégriser un peu.

Elle s'arrêta à la bordure du terrain au long duquel le garde-chasse Julot se tenait caché.

Ce fut alors que s'accomplit l'épouvantable scène dont le vieux soldat avait fait à ses maîtres le très véridique récit.

Laissant dans la voiture la comtesse endormie, les trois hommes choisirent la place qui allait fournir la sépulture.

Il s'agissait de creuser la fosse, et Saint-Julien, qui n'avait pas prévu le cas, se trouva fort embarrassé.

Mais alors Killerton vint à son aide.

Le domestique, lui, tout en hésitant devant la pensée du crime à commettre, n'en avait pas moins pris ses précautions. Il s'était muni d'une bêche et d'une pioche. Cet homme avait été jadis fossoyeur sur les terres du comte de Killerton.

L'avait-il donc été dans d'aussi effroyables circonstances ?

Tout de suite les trois hommes se mirent à la besogne. Ils la menèrent promptement, avec une hâte fiévreuse.

Ralph Gregh les guida de ses conseils et de son exemple.

Ce fut lui qui leur enseigna à détacher soigneusement d'abord les mottes d'herbe, afin de ne laisser aucune trace de leur passage.

Si longue que parût cette mesure de précaution à prendre, elle ne fut pas moins observée, les mottes enlevées et mises en réserve, la fosse creusée. Puis la terre fut placée dans une couverture, afin que son trop plein ne formât point une extumescence au-dessus de la fosse.

Après quoi Sholton et Saint-Julien allèrent prendre dans la voiture la pauvre femme inerte et endormie.

Ils l'enveloppèrent, elle aussi, dans une couverture et la transportèrent au bord du trou béant.

Alors, à eux trois, afin qu'il n'y eût aucune responsabilité éludée, ils soulevèrent le pauvre corps et le descendirent dans la fosse.

En quelques minutes ils l'eurent recouvert de terre, sur laquelle ils replacèrent les mottes afin de tromper les regards.

Puis, après avoir mis dans la voiture le trop plein de la tombe et les instruments qui leur avaient servi, ils reprirent à fond de train leur route vers l'Est. Tout avait été calculé d'avance. Ils devaient rejoindre le comte de Kergroaz à Rennes.

« Qui viendra la chercher là ? » avait murmuré cyniquement Saint-Julien en jetant un dernier regard sur ce sépulcre d'une vivante. Il s'était trompé.

Dieu veillait, témoin inévitable, qui avait amené là Julot, pour que lui-même y conduisît, moins d'une heure plus tard, le comte de Plestin, destiné à devenir le sauveur de la comtesse Ameline.

DEUXIÈME PARTIE

LE SERPENT MORD LA POUSSIÈRE

I

Gardes - Côtes

Ce sont de formidables côtes que celles de la Bretagne, de celles dont on peut dire, avec l'adage populaire, qu'elles se défendent elles-mêmes. Et les populations qui les habitent ont le dénuement héroïque. Pauvres de cette pauvreté qui n'est que la fierté de la misère, vivant des dons de la mer, parce que *Ar mor*

doit nourrir les siens, elles ont appris à l'école des invasions, des conquêtes, des surprises, des trahisons, la ténacité superbe et l'indomptable indépendance. Et c'est ce qu'oublie trop aisément les fabricants contemporains d'histoire de France. Ils ne tiennent aucun compte à ce peuple de fer de ses douze siècles de vie propre et d'héroïsme ininterrompu.

Elle est belle et peut-être vraie la légende qui veut que l'Armor, terre kymrique et celtique par excellence, ait offert un asile aux émigrés de l'île de Bretagne lorsque, conduits par le Konan Murdec'h, c'est-à-dire Conan Mériadek, ils vinrent de Prydain en Gaule pour soutenir l'usurpateur Maxime contre l'empereur Gracien, dont ils défirent les légions, lorsque dans les siècles suivants, désespérant d'arracher leur patrie aux Angles et aux Saxons, imprudemment appelés par leur roi Vortigery, ils grossirent de leurs hordes, cette fois chrétiennes, les familles déjà établies aux pays des Curiosolites, des Osiomiens et des Rhedons.

Et c'est peut-être le souvenir imprécis de cette conquête de sa première patrie qui fait le Breton actuel lui-même si réfractaire aux nouveautés, si indifférent, pour ne pas dire hostile, à l'étranger.

L'œil fixé sur la mer, il semble qu'il redoute encore de nos jours l'apparition des barques saxonnes ou normandes.

Tout d'ailleurs, sur cette terre unique, semble indiquer la résidence d'élection d'un peuple né pour la lutte.

La nature s'est plu à la ménager en vue d'un combat perpétuel.

A peine le voyageur a-t-il quitté les bords du Couesnon et de la Rance, que le sol se fait montueux et découpé.

Comme si la charrue d'un géant avait bouleversé cette terre de roche, à l'humus rare, des collines basses apparaissent, séparées entre elles par des vallées peu profondes, mais capricieusement taillées. Elles sont vertes et fécondes. Des cours d'eau, ou plutôt des filets d'eau, les arrosent.

Partout où ces rivières acquièrent quelque importance, la mer vient au-devant d'elles, les refoule et les grossit, leur donne, pendant six heures de flot, l'apparence de fleuves majestueux. Mais dès qu'elle se retire, ces fleuves retombent à leur rang de ruisseaux.

Alentour, mêlées aux terroirs riches et féconds, les landes se montrent, sauvages, inexploitées, tantôt emplissant la plaine rocailleuse, tantôt hérissant le versant des vallées.

Des forêts mystérieuses et poétiques, bien qu'exténuées par la civilisation moderne, conservent encore le cachet de sublime grandeur que leur ont donnée à l'envi la nature, la légende et l'histoire.

Mais ce sont les côtes surtout qui font du vieil Armor le plus grandiose des théâtres assignés à l'énergie humaine.

Elles commencent dès l'embouchure de la Rance et entremêlent aux plages de sable les falaises de roches.

Elles se suivent dans cette alternative à partir du cap Fréhel.

Voici d'abord Saint-Cast, Saint Enogat, Saint-Lunaire, Brquy, le val André, la vaste baie de Saint-Brieuc avec l'embouchure du Légué, puis les dentelures de Pordic, de Binic, du Portrieux, d'Étables, de Brellac, puis la côte surbaissée de Perros-Guirec, de Paimpol et de Tréguier, puis les blocs entassés de Ploumanac'h, de Trégastel de Trebeurden.

Ensuite c'est la grève imposante de Saint-Michel et de Plestin, l'angle granitique de Locquirec et de Primel, la rivière de Morlaix, avec Roscoff et l'île de Batz. Là finit la Manche et commence l'Océan Atlantique.

Alors la côte se fait plus tourmentée encore. Les estuaires de l'Aber-Benoist et de l'Aber-Vrac'h l'en-taillent avant d'atteindre la pointe Saint-Mathieu, au delà de laquelle se découvrent ces deux merveilles de la nature, nées du conflit de la terre et de la mer ; le goulet et la rade de Brest, la baie de Douarnenez, avec ces promontoires effrayants qui se nomment Camaret, Toulanguet, Crozon, la Chèvre, Morgat, la pointe du Van et la pointe du Raz.

Ici règnent l'épouvante selon la nature et la terreur épanchée du ciel, sous les sinistres horizons d'Ouesant et de Sein.

Le nord et l'ouest sont bien défendus, on le voit. Le sud ne l'est pas moins.

C'est d'abord la baie d'Audierne aux plages sans bornes, et l'effrayante pointe de Penmarc'h, féconde en naufrages.

Puis, sous une courbe plus riante, se creusent la baie de La Forest, la crique de Concarneau, l'anse du Pouldu, la rade de Lorient, avec les hautes falaises de Groix, puis les passes dangereuses d'Etel, la longue presqu'île de Quiberon, Belle-Isle, Houat, Hoedic, le magique et périlleux golfe du Morbihan, la presqu'île de Rhuis, enfin les terres basses, semées çà et là de rochers, qui courent de la rive gauche de la Vilaine à la rive droite de la Loire.

Non, certes, aucune terre ne se peut comparer à celle-ci, et c'est à juste titre qu'elle a reçu ce nom glorieux, *ar mor*, sur la mer.

Or, au moment où éclata la Révolution, la Bretagne, qui sous le règne de Louis XV venait de rappeler si héroïquement à l'histoire en rejetant dans les flots la dernière invasion anglaise à Saint-Cast, la Bretagne était toute désignée pour reprendre la chaîne de ses faits d'armes héroïques.

Unie indissolublement à la France depuis le mariage de la duchesse Anne avec le roi Charles VIII, elle n'avait gardé de son vieil amour pour l'indépendance que le sentiment nécessaire à la défense de cette France dont elle était le plus robuste bras.

Directement menacée par l'invasion étrangère, elle allait, malgré ses préférences intimes pour l'ordre de choses finissant, mettre toute sa force et sa vaillance au service de la patrie commune, dont elle allait sauvegarder l'intégrité.

Aussi, fut-elle debout dès la déclaration de guerre de 1792, et, avec une farouche énergie, se prépara-t-elle au combat.

Trois mois s'étaient écoulés depuis les événements dont Plestin et les bois du Huelgoat avaient été le théâtre.

Les représentants en mission dans le nord de la Bretagne, au lieu d'imiter l'exemple de l'abominable Carrier à Nantes, avaient compris que ce n'était pas le moment d'acculer au désespoir, par des rigueurs iniques, une population qui ne demandait qu'à rester fidèle à l'unité de la patrie en secondant le grand mouvement national par lequel la France transfigurée repoussait l'étranger de ses frontières.

Le décret rendu contre les associations de patriotes, et plus spécialement contre la Kerret-ar-laz, fut rapporté.

De ce moment, libres d'agir au grand jour, Alain Prigent et ses compagnons unirent tous leurs efforts et accomplirent des prodiges.

L'association comptait deux mille membres, tous marins, ou du moins ayant connu de la vie maritime les souffrances et les périls. Une discipline rigoureuse les unissait et mettait leurs ressources et leurs volontés en commun pour toute action réclamant le concours universel.

Ces hommes libres s'étaient créés des lois particulières, qu'ils observaient plus scrupuleusement que les lois d'intérêt général édictées par les pouvoirs publics.

L'obéissance passive, sans discussion, sans excuse admissible, était la première de leurs obligations.

Ils s'étaient soumis aux ordres d'un chef qu'ils avaient accompagné d'un Conseil de guerre permanent, et ses ordres leur apparaissaient infailibles. Nul ne se fût permis d'en mettre en doute la légitimité.

Depuis deux jours entiers, la pluie tombait à torrents. La mer et la campagne, sous le même voile d'opaque humidité, avaient un aspect funèbre qui serrait le cœur et assombrissait les esprits. De tristes nouvelles venues de l'intérieur contribuaient à accroître cette lamentable impression. La guillotine faisait rage à Rennes, à Quimper, à Brest.

Alain ne se cachait plus. Il était le chef avoué, mieux qu'avoué, visible à tous les yeux. On le voyait courir d'un poste à l'autre. A terre cavalier accompli, marin consommé sur mer, il surveillait et inspectait

tous les points de la côte. Il était dans tous les lieux à la fois, et telle était sa promptitude, si rapide son zèle, qu'une légende s'était faite autour de lui qui lui attribuait le don fantastique d'ubiquité.

Son frère, Jean, aussi connu que lui, jouissait d'une autorité presque égale.

A lui revenaient de droit les besognes ardues, l'initiative et l'organisation des coups de main possibles.

Mais c'était surtout à Mapiouank qu'allait l'attachement respectueux de la masse, aidé par une sorte de superstition.

Peu d'hommes parmi les membres de l'association connaissaient le sexe de la jeune femme. Aucun, sauf les cinq ou six initiés, ne savait rien de son histoire ou de son identité. Le secret lui avait été bien gardé autour d'Ameline.

Seulement, une opinion s'était faite et accréditée, qui expliquait son immense popularité.

Mais qu'est-ce qu'une course de huit kilomètres pour des gars agiles et robustes, qui ne perdaient point le souffle pour si peu !

Tous étaient armés, courrier et postes. Et, quelque répugnance qu'on eût éprouvée à Paris pour l'emploi de ce moyen périlleux, qui laissait des armes aux mains des farouches Bretons épris d'indépendance, on n'avait pas hésité à l'adopter pour repousser les menaces d'une descente des Anglais dans une région où la guerre civile couvait, prête à éclater avec une furie au moins égale à celle qu'elle avait acquise en Vendée.

La République, meurtrière et sanglante, déployait une énergie farouche à défendre son existence.

On était donc à la fin d'août et l'escadre anglaise, signalée depuis plusieurs mois, n'avait pas encore osé s'approcher à portée des canons. Quelles que fussent les intelligences de l'intérieur, aucun signe n'était venu assigner aux Saxons un point de débarquement.

La Kerret-ar-Laz veillait.

En six mois, et surtout depuis les trois derniers mois où elle avait joui de sa liberté, elle avait accompli des prodiges.

Ses dix mille membres étaient pourvu d'armes et de munitions.

Sur une dizaine de points de la côte elle avait placé des canons, des dépôts de fusils et de poudre.

En outre, elle avait trouvé le moyen d'équiper une flottille de trente à quarante barques ou bricks de tonnage moyen, destinée à courir les eaux françaises et à engager, en cas de besoin, quelque héroïque combat qui pût faire une heureuse diversion.

C'était le moment où les débris de l'ancienne flotte royale, sous la direction de Villaret de Joyeuse et de Jean Bon-Saint-André, allait accomplir, à la hauteur d'Ouessant, l'un des plus beaux faits d'armes de nos annales maritimes, fait d'armes immortalisé par le sublime trépas du vaisseau *le Vengeur*.

La Roche-qui-Tue devait être à la hauteur de cette vaillance et de ce dévouement.

Or, le 28 août de cette année 1793, Alain Prigent et Mapiouank, accompagnés d'une troupe d'élite de trente compagnons, avaient placé leur quartier général sur le territoire de ces demi-sauvages, matelots hors ligne dont s'enorgueillit notre marine, et dont le bourg désolé, les terres plates, balayées par tous les vents de la mer, sont à la fois un objet d'attraction et de crainte pour les touristes profanes et figurent sur les cartes sous le nom de Brignogan.

La flotte anglaise avait été vue à la hauteur des roches pelées de l'Aber-Benoist.

La comtesse Ameline et son ancien intendant avaient trouvé abri sous le plus humble toit de la pauvre bourgade.

Depuis que les côtes étaient menacées par l'escadre anglaise et que les représentants leur laissaient carte blanche pour organiser la résistance, tous les membres de la Roche-qui-Tue se multipliaient en vue de cette résistance.

Tout un système de postes reliés entre eux par un réseau de seconde ligne se développait de Saint-Malo à Brest.

Les caps principaux, les grèves, les plages, les criques réputées dangereuses, en un mot tous les endroits susceptibles d'offrir un point d'atterrissage

facile, un accès propice à un débarquement étaient soigneusement surveillés.

Chaque soir, des feux s'allumaient sur les hauteurs bordant la côte et se répondaient de l'est à l'ouest.

Des courriers circulaient reliant entre eux les divers centres de la résistance, les nœuds de l'organisation.

Chacun de ces courriers devait faire au pas gymnastique quarante kilomètres par jour, vingt à l'aller, vingt au retour.

Il ne fallait pas plus d'un jour à ce régime pour qu'une nouvelle transmise à six heures du matin sur les bords de la Rance fût connue à six heures du soir sur les bords de l'Elorn. Et pour les avis plus importants, plus pressés, cette vitesse était doublée.

Chacun des messagers parcourait une étape de deux lieues seulement, et tout moyen de locomotion lui était permis : voiture, cheval, charrette et paysan, attelage de maître, et, à défaut de ces avantages, il devait recourir à ses jambes.

Mapiouank n'était point un homme. Ce n'était pas davantage une femme. C'était un esprit.

Oui, un esprit, une créature impalpable qui s'évanouissait en fumée dès qu'une main profane ou impure se tendait vers elle, un être qui se laissait voir, mais qu'on ne pouvait aborder. Sans cela, comment eût-on expliqué cette beauté admirable qui émerveillait les regards et emplissait les cœurs d'une tendresse si suave, qu'on l'eût dite inspirée par un ange ?

Comment expliquer surtout cette protection constante accordée à la Kerret-ar-laz, cette assistance permanente auprès des frères Prigent ?

La légende allait, gagnant de proche en proche, s'embellissant de détails échappés peut-être à de rares et vagues indiscretions.

La preuve que Mapiouank était bien un esprit, c'est qu'il était mort déjà.

Oui, vraiment mort, et même enterré, en des temps que la curiosité publique ne cherchait pas à préciser.

Quelques hommes, et non des moins autorisés, avaient les premiers importé ces rumeurs.

Puis les femmes s'en étaient emparées et les avaient colportées à leur tour. L'imagination aidant, des anecdotes s'étaient brodées sur le thème principal, et dans toute la région, de Carhaix au Méné-Hom, on avait fait revivre une légende plus ancienne encore, celle de la " Dame de la Croix," la protectrice surnaturelle de la contrée, la patronne de la vieille maison de Kergroaz.

Donc, le 28 août 1793, Alain Prigent, Mapiouank et leur trente hardis compagnons, avaient élu domicile dans la plus humble chaumière de Brignogan. Les " sauvages " leur étaient dévoués jusqu'à la mort.

Ils n'avaient pas eu à se mettre en peine de leur nourriture.

Les ménagères du pays s'étaient assemblées, et, autour d'une longue table de bois de pin, les trente-deux sociétaires de la Roche-qui-Tue s'étaient assis pour manger la soupe au poisson et aussi le poisson préparé au sel et à l'eau.

C'était d'ailleurs un vendredi, et, chez ces populations foncièrement chrétiennes, l'abstinence s'observait rigoureusement.

Après le repas, les hommes étaient sortis à la découverte, les gens du bourg ayant signalé des voiles suspectes à l'horizon.

Trois seulement des compagnons étaient demeurés auprès d'Alain et d'Ameline.

C'étaient Yvon Madeuc et Guen Le Hélo, tous deux marins, et l'hercule Yvon Le Braz, désormais membre actif de l'association.

Ce fut par lui que le chef commença son information sur les nouvelles que chacun d'eux apportait.

" Tu reviens de Morgat, Yves Le Braz ?... questionna-t-il.

—Oui, chef, répondit l'ex-valet de ferme du comte Roger de Plestin.

—Et tu as vu ton Monsieur ?

—Je l'ai vu. Il est bien portant, sa femme et son fils aussi. Mais Monsieur le comte s'ennuie. Il voudrait reprendre l'épée."

Alain soupira et passa la main sur son front, comme pour éloigner un souci.

" Ce n'est pas encore le moment, mon gars. Il y aurait imprudence, et puis il y a des yeux ouverts sur nous.

—C'est ce que j'ai répondu, moi aussi, notre Monsieur... Et, quant aux yeux qui regardent...

—Tu les connais et tu les as vus, Yves Le Braz ? interrompit Mapiouank avec un vif intérêt.

—Je les connais et je les ai vus, reprit gravement le fidèle serviteur, et n'eût été votre défense, Mapiouank, à cette heure ils ne verraient plus, pour cette bonne raison que je les aurais fermés pour toujours."

La jeune femme baissa la tête, sentant le reproche implicite contenu dans ces paroles d'Yvon.

Il y avait aussi un reproche dans le long et douloureux regard que venait de lui jeter Alain Prigent...

Un court silence suivit, que le chef se hâta de rompre pour continuer l'interrogatoire.

" Raconte-nous tout ce que tu as vu, Yves. Quelles choses intéressantes se passent à Brest et sur la mer ?"

Le colosse se recueillit un instant, comme pour chercher à mettre en ordre ses pensées, puis il commença son récit.

Il était palpitant, ce récit, fait d'une voix contenue, mais dans laquelle vibraient toutes les émotions du narrateur.

A Brest, les préparatifs de la défense étaient poussés avec cette activité fébrile que la Convention imprimait à toutes ses entreprises. On équipait la flotte, on l'armait de canons, on enrôlait des matelots pour se porter à la rencontre d'un convoi de blé venant d'Amérique. Il s'agissait, en effet, d'éviter à la France, si éprouvée par ailleurs, l'épouvantable fléau d'une famine.

Et Yves ne pouvait se défendre d'une véritable admiration en parlant de ce zèle et de cet enthousiasme patriotiques.

C'était à qui se porterait le premier dans la cité finistérienne pour se faire inscrire sur les listes d'embarquement. Des vieillards, des enfants accouraient, et les commissaires faisaient un tri consciencieux entre tous ces candidats.

Et brusquement la voix du conteur se fit plus sourde, son front se plissa, ses prunelles s'assombrirent.

" C'est très beau, cela, et ils auraient des marins et des soldats autant qu'ils en voudraient, s'il n'y avait pas le reste.

—Quel reste ?... interrogea Guen Le Hélo.

—La machine ! prononça Yvon, dont les poings se serrèrent avec rage, la machine à couper les têtes !... Ah ! elle fait bien sa besogne, celle-là, et les Anglais peuvent lui brûler des cierges ! Elle fait couler plus de sang breton et français que les canons des goddam."

Alors il raconta ce qu'il avait vu, les scènes affreuses dont il avait été le spectateur.

Car ce sera la honte éternelle de la Révolution dans l'histoire et aux yeux de la postérité d'avoir versé à flots, inutilement, un sang qui eût enrichi et glorifié la patrie, d'avoir abattu des têtes de vieillards, d'enfants et de femmes.

"Gurun !... continua le Breton, j'ai vu guillotiner des jeunes filles de quinze ans, des pauvres vieux qui ne pouvaient pas même marcher, et tout cela, pour obéir à de grands coquins qui commandent aux soldats, aux marins, aux généraux et aux amiraux, qui ont des plumes à leur chapeau, de grandes bottes, de grands revers à leurs habits, de larges ceintures où ils attachent de longs sabres, et qui ne se battent pas eux, et qui n'iraient peut-être bien au feu qu'en tremblant."

Ces paroles étaient la transition même qui le ramenait à son sujet.

" Et tout ce monde-là, savez-vous qui le mène, chef ? savez-vous cela, Mapiouank ?

—Non, répondit faiblement la jeune femme, qui s'attendait assurément à la suite du discours de son interlocuteur.

—Eh bien, c'est lui, c'est l'homme maudit, le Saumon, l'Anglais, celui qui entretient des signes avec les

faillis chiens qui rôdent autour de la côte, celui que j'aurais pu tuer comme un chien, ce qui aurait été une bénédiction pour tout le monde, si vous ne l'aviez pas défendu, Mapiaouank."

Il y eut encore un pénible silence, après lequel Yvon Le Braz poursuivit :

"Oui, c'est lui. Il est là, tout-puissant, craint de tout le monde, parce qu'il vient de Paris, il est l'ami de tous les grands chefs. Il n'a que les noms de Danton, de Saint-Just, de Robespierre à la bouche, et si l'on fait mine de discuter ses ordres, tout de suite il menace d'envoyer ceux qui résistent au Tribunal révolutionnaire. Ah ! oui, cet homme, voyez-vous, c'est le démon de notre pays !"

Il s'interrompit lui-même cette fois. Ses mains, pareilles à des grappins d'abordage, se tendirent, tandis que les doigts se faisaient crochus comme des serres, et un large rire épanouit sa face léonine sous sa crière brune.

"Et dire que je l'ai tenu là, entre mes mains, et qu'il m'aurait suffi de les fermer pour l'écraser comme un scorpion !"

Il s'arrêta. Un regard sévère d'Alain Prigent venait de lui faire comprendre que ses allusions devenaient blessantes pour Mapiaouank.

D'ailleurs, la jeune femme elle-même venait de lui jeter cette fois un rappel au respect.

"Yvon Le Braz, dit-elle, tu es un homme de cœur et un fidèle serviteur. Dieu t'en récompensera dès ce monde, et je te loue pour ce que tu mets de vaillance et d'honneur au service de ceux qui ont été tes maîtres. Mais tu as tort de vouloir juger les intentions d'autrui. Si j'ai eu tort, l'avenir nous l'apprendra. Sache pourtant que je n'ai obéi qu'à ma conscience en agissant comme je l'ai fait."

Ce fut au tour de l'hercule de baisser le front, tant Ameline avait mis de majesté dans ces mots.

Il balbutia, s'efforçant de trouver une excuse à son indépendance de langage.

"Mapiaouank, la bonne Mère m'est témoin que je n'ai pas voulu vous blesser. J'ai cru que vous aimiez la vérité.

— Et tu as eu raison de le croire, mon gars. J'aime la vérité, comme tu le dis fort bien ; mais il faut que la vérité n'offense pas la Justice."

Elle se releva et tendit la main à Yves, qui, très ému, se pencha sur elle pour y poser ses lèvres.

En ce moment, un coup de sifflet perça la nuit et vint faire tressaillir les hôtes de la pauvre hutte.

Ils se levèrent tous les cinq, le front soucieux et leurs mains se crispèrent sur les poignées de leurs sabres et les crosses de leurs pistolets.

"*Donc Tad !* proféra Guen Le Hélo d'une voix sourde ; c'est le signal d'alarme de Le Bellec. Il y a un malheur dans l'air."

II

TRIO DE COQUINS

Ainsi que l'avait dit Yves Le Braz, c'était à Brest que le comte Arthur de Kergroaz avait placé le quartier général de ses opérations.

Certes, il avait fait peau neuve, le gentilhomme anglais devenu par son mariage propriétaire et grand seigneur en France.

Mais le venimeux reptile qui était en lui n'avait abdié aucun de ses titres, aucune de ses prétentions. Ce descendant de preux avait l'âme la plus vile qui n'eût jamais déshonoré le souffle divin, et ses nobles aïeux l'eussent cloué de leurs mains au pilori ou attaché à la roue sur laquelle, en tout autre temps, il eût certainement péri comme un bandit des chemins.

Ainsi que l'avait dit encore Yves, le noble lord Killerton ne trouvait pas assez d'occasions de parler de ses relations parisiennes.

Et, quand il en parlait, il ne le faisait point par vaine gloriole. Il ne se vantait pas à tort.

Comment s'y était-il pris pour arriver à l'oreille des puissants du jour, lui, Anglais, à un moment où tout ce qui venait d'Angleterre, c'est-à-dire de Pitt et Cobourg, selon l'expression en cours, était impitoyablement honni et proscrit en France ?

C'était un de ces secrets que nul, à cette époque surtout, n'eût essayé de pénétrer, et qui, de nos jours encore, échappent à la perspicacité des historiens. L'histoire, plus éloignée des événements, et par là même plus impartiale, dira peut-être un jour dans quel but de sourde haine contre la France furent fondées ces associations internationales qui envahirent notre patrie dès le milieu du XVIIIe siècle, et se donnèrent pour tâche de battre en brèche toutes les autorités, de semer dans le peuple tous les ferments de discorde et de rébellion.

Elle dira, trop tard peut-être, hélas ! à qui, de la France ou de l'Europe coalisée, la Révolution a le mieux profité.

Quoi qu'il en fût, le noble lord Killerton était devenu le simple citoyen Killerton.

A vrai dire, ce nom n'allait pas sans jeter quelque confusion dans l'esprit de ceux qui entendaient parler du personnage.

Car, ce nom, un autre que le comte Arthur de Kergroaz le portait publiquement.

Et c'était avec le plein consentement du comte que Ralph Gregh recevait cette désignation tirée de son clan.

Elle créait, au profit du véritable Killerton, une sorte de dédoublement de personne qui lui permettait de désavouer son subordonné dans les cas trop odieux où, malgré sa redoutable puissance, il devenait justiciable du mépris public et de l'animadversion universelle.

C'était ainsi que la comtesse de Plestin avait pu être induite en erreur au point de prendre le faux Killerton pour le vrai en cette terrible nuit où, arrêtée avec son mari à son propre foyer, elle avait jeté à la face du subalterne le sanglant reproche dont elle voulait souffleter le visage de son maître félon.

Mais ce dédoublement avait encore pour Arthur de Kergroaz un autre avantage.

Il lui permettait d'apprendre souvent, sans se faire connaître lui-même, l'exécration dont son nom était entouré dans ce pays, théâtre de ses premiers exploits.

Il avait su par Saint-Julien et Sholton, comme par Gregh lui-même, le crime atroce dont le territoire de Plestin avait vu l'accomplissement ; mais il savait aussi comment ce crime avait été découvert.

Il connaissait dans tous ses détails l'histoire de l'exposition du corps d'Ameline, puis son enlèvement.

Les deux traîtres Balahic et Leroux, depuis longtemps suspects à la Kerret-ar-laz, puis gagnés à la cause du gentilhomme assassin par l'or des agents de Saint-Julien, lui avaient raconté les solennelles et mystérieuses funérailles de la jeune comtesse sur la roche de Primel.

Mais Balahic et Leroux n'étaient devenus que fort tard les émissaires d'Arthur de Kergroaz. Il avait fallu les débuts de la Révolution sanglante pour ramener l'Anglais et ses complices en Bretagne.

Jusqu'à-là, bien qu'en vertu du contrat de mariage passé devant Me Jorge Darros, notaire, lord Killerton fût le seul propriétaire des biens de la comtesse morte, il n'avait pas osé se montrer dans le pays, où d'implacables colères grondaient sourdement contre lui. Tout cela, il le savait par le tabellion prévaricateur, qui néanmoins, profitant de la vieille fidélité bretonne aux usages féodaux, faisait toucher régulièrement les revenus du comte et les lui envoyait, non sans retenir sa belle part de commission sur des recettes qu'il prévoyait ne devoir jamais être contrôlées.

Mais, du jour où la Révolution lui avait permis de reparaitre en Bretagne, entouré du prestige que lui donnaient ses redoutables amitiés, du jour où il avait pu faire de la force armée chargée de défendre le pays comme la garde propre de sa personne inviolable, le citoyen Killerton n'avait plus hésité.

Il était revenu sur ses terres, il était rentré dans le manoir encore plein du souvenir de la jeune et belle créature qui en avait été la reine.

Ce jour-là, maître Jorge Darros, épouvanté des conséquences de ses vols successifs, était accouru obséquieux pour lui fêter la bienvenue.

Arthur de Kergroaz avait compris qu'il était de

bonne politique de fermer les yeux sur les fraudes du notaire.

Cet homme pouvait lui rendre de grands services. Sous la menace d'une instruction judiciaire qu'eût dirigée lui-même le gentilhomme démagogue, le tabellion était prêt à toutes les bassesses. Killerton le devina et en tira profit.

Un homme le gênait encore, et sa vue seule eût suffi pour mettre le rouge de la honte sur ce front de noble déchu qui ne savait plus rougir.

Cet homme, c'était le marquis de Féror.

Le marquis de Féror avait alors dépassé sa quatre vingt-septième année.

C'était encore un grand et beau vieillard, droit et ferme sur ses jambes, admirable de hauteur et de dignité sous sa couronne de cheveux blancs. Les événements terribles auxquels il assistait avait porté le dernier coup à son scepticisme de surface. Il était revenu aux croyances et au respect de ses pères, et, ayant été brave toute sa vie, ne redoutait point la mort, qu'il attendait en véritable chevalier.

Or le comte avait appris par le notaire Darros, qu'à défaut d'Ameline morte, il était le seul héritier légitime du marquis.

Il fallait que celui-ci disparût pour permettre au comte de retirer son héritage.

Bien des moyens s'offraient pour hâter cette mort, car il semblait que la blême faucheuse éprouvât un respect qui la désarmait en face de ce majestueux vieillard. Mais, parmi ces moyens, il en était un qui l'emportait sur tous les autres : le moyen légal.

C'était de beaucoup le plus sûr. En ce temps où la justice était avant tout expéditive, la qualité de cidevant était un crime.

Le comte Arthur n'hésita donc pas. Il débattit avec le notaire les conditions qui devaient assurer le concours de celui-ci.

C'était une maladresse ; car, en prenant Darros pour complice, Arthur traitait avec lui d'égal à égal.

Il faisait pis encore, puisqu'il lui faisait en quelque sorte remise des droits qu'il tenait de ses prévarications.

Mais le notaire était un homme habile qui, une fois les premières ouvertures faites, se garda bien de laisser échapper l'occasion. En un clin d'œil, avec une infernale duplicité, il eut rédigé le compromis machiavélique, le pacte de sang par lequel il allait livrer à l'assassin la tête du marquis de Féror, mais par lequel aussi il réduisait à l'impuissance le scélérat dont il n'aurait plus à redouter les revendications gênantes.

Arthur n'avait commis cette faute que par complaisance pour un reste de préjugé subsistant en cette âme si profondément avilie.

Il ne voulait pas qu'on pût officiellement l'accuser d'avoir dénoncé lui-même son parent.

Cette satisfaction d'amour-propre ne lui fut pas même accordée.

Poussant le cynisme jusqu'à ses plus extrêmes limites, il out l'audace de se présenter en personne chez le vieillard.

Depuis deux années, le marquis de Féror vivait très retiré sur ses terres. Il n'avait pas voulu émigrer, blâmant ouvertement les nobles qui s'en allaient chercher un refuge à l'étranger au lieu de rester à leur poste pour combattre ou adopter, selon le cas, ce que les principes nouveaux de la France renouvelée pouvaient avoir de favorable ou de contraire à la grandeur du pays, à la morale et à la justice.

Ce fut dans le manoir de ses pères que le comte Arthur eut le triste courage de venir affronter le robuste octogénaire.

Il prit même le soin de faire annoncer sa visite par un domestique envoyé en courrier.

Le marquis de Féror renvoya le courrier sans un seul mot de réponse.

Tout autre qu'Arthur de Kergroaz eût renoncé à faire cette suprême injure à l'homme qu'il avait choisi pour victime.

Quand il se présenta devant le portail de bois qui servait d'entrée à l'avenue du manoir, il y trouva le vieux marquis entouré de ses gens.

(A suivre)